

CCBF – Ecole de la Parole

Le Mans – septembre-décembre 2014



Bénédicte Emmanuel
Loïc de Kerimel
Erick Marganne
Dominique Moui
Christiane Robert

Avec l'aide précieuse et les conseils avisés de **Jean-Claude Eslin**.

Nos remerciements à **Michel Dubois** pour son hospitalité dans les différentes églises de son secteur (St Bertrand, St Martin, Ste Jeanne d'Arc).

Contenus

Présentation de **Jean-Claude Eslin** : 3

1° séance (13-09-14 / 24° dimanche du temps ordinaire) : 4-9

2° séance (27-09-14 / 26° dimanche du temps ordinaire) : 10-17

3° séance (18-10-14 / 29° dimanche du temps ordinaire) : 18-25

4° séance (15-11-14 / 33° dimanche du temps ordinaire) : 26-34

5° séance (06-12-14 / célébration d'obsèques) : 35-42

Postface de **Christiane Robert**, coordinatrice du projet : 43

Bénédicte : 11, 19-20, 28, 36

Loïc : 5-6, 12-13, 21-22, 29-30, 37-38

Erick : 7, 14, 23, 31, 39-40

Dominique : 8, 15-16, 24, 32-33, 41

Christiane : 9, 17, 25, 34, 42

L'École de la Parole de la Conférence

Les chrétiens, femmes et hommes, n'ont pas souvent l'occasion de commenter un évangile dans l'assemblée liturgique, ni non plus de confesser leur foi dans un lieu public, un colloque ou sur les ondes. À la synagogue et chez les protestants, particulièrement chez les évangélistes, des laïcs exercent ce service. Dans l'Eglise catholique on ne le pratique que rarement, l'initiative est neuve, mais pourtant urgente. Annoncer ce qui pour nous est la Parole de Dieu de façon qu'elle touche chacun, qu'elle soit comprise et reçue, est devenu une nécessité alors que de nombreuses assemblées paroissiales disparaissent. Dans les circonstances présentes, si nous ne le faisons pas, qui le fera ? L'expérience a été tentée avec succès à Bruxelles [...] et dans l'Orne [...]. Cela se pratique aussi chaque dimanche depuis trente ans au centre Saint-Merry à Paris. Nous proposons de l'étendre à la Conférence des baptisé-e-s. Faisant référence à ces expériences positives, nous avons le désir de les multiplier en un moment qui nous paraît favorable. Et aussi de retirer les appréhensions de ceux qui pensent trop vite : « Je ne suis pas capable de porter la parole » ou sont embarrassés à ce propos.

Nous lançons l'**École de la Parole** comme un lieu d'expérience où chacun pourra apprendre, par la pratique, les bases de la prise de parole en public, surtout celles qui conviennent pour la Parole de Dieu. Il s'agit de savoir dire un mot, et plusieurs ! avec intelligence et avec cœur, non de science livresque. Nous aurons là l'occasion de nous aider les uns les autres, de toucher du doigt les difficultés concrètes à parler, à nous faire comprendre, et les difficultés à ce que la Parole soit reçue. L'occasion aussi de trouver notre place dans l'Eglise. Dans une paroisse, ce service de la parole demande du tact et du respect pour les prêtres qui l'accueillent.

Outre la prédication au cours de la messe, il existe aujourd'hui de multiples formes de prise de parole : assemblées de la Parole le dimanche dans les paroisses démunies ; animation de la prière ; à l'occasion des obsèques, tâche fréquente et délicate ; lors de grands rassemblements, de débats publics ou sur les ondes. Chacune a son caractère et chacun peut trouver son don. [...]

Chacun s'exercera à commenter brièvement un aspect des lectures du dimanche selon son propre talent, puis écoutera les réactions des autres. Certains pourront choisir d'être d'abord écoutants. [...]

Jean-Claude Eslin

CCBF/septembre 2013

1° séance – samedi 13 septembre 2014 – 9h30-12h – St Bertrand

Textes du 24° dimanche du temps ordinaire :

- **Nb 1, 4b-9 :**

Au cours de sa marche à travers le désert, le peuple d'Israël, à bout de courage, récrimina contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir dans le désert, où il n'y a ni pain ni eau ? Nous sommes dégoûtés de cette nourriture misérable ! »

Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents à la morsure brûlante, et beaucoup en moururent dans le peuple d'Israël.

Le peuple vint vers Moïse et lui dit : « Nous avons péché, en récriminant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents. »

Moïse intercèda pour le peuple, et le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi un serpent, et dresse-le au sommet d'un mât : tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, et ils vivront ! »

Moïse fit un serpent de bronze et le dressa au sommet d'un mât. Quand un homme était mordu par un serpent, et qu'il regardait vers le serpent de bronze, il conservait la vie !

- **Ps 77**

R/ Par ta croix, Seigneur, tu nous rends la vie.

Nous avons entendu et nous savons
ce que nos pères nous ont raconté ;
et nous redirons à l'âge qui vient,
les titres de gloire du Seigneur.

Quand Dieu les frappait, ils le cherchaient,
ils revenaient et se tournaient vers lui :
ils se souvenaient que Dieu est leur rocher,
et le Dieu Très-Haut, leur rédempteur.

Mais de leur bouche ils le trompaient,
de leur langue ils lui mentaient.
Leur cœur n'était pas constant envers lui ;
ils n'étaient pas fidèles à son alliance.

Et lui, miséricordieux,
au lieu de détruire, il pardonnait ;
Il se rappelait : ils ne sont que chair,
un souffle qui s'en va sans retour.

- **Ph 2, 6-11**

Le Christ Jésus, lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.

C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur », pour la gloire de Dieu le Père.

- **Jn 3, 13-17**

Nul n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme. De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle.

Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.

Loïc

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ».

1. Cette phrase de St Jean est à juste titre considérée comme le cœur de l'évangile, de l'heureuse annonce : c'est par le don que le père fait de son fils, par le sacrifice du fils sur la croix – ce que notre texte appelle « l'élévation du Fils de l'Homme » – que le monde est sauvé. Cette phrase, je l'ai vue il y a très peu d'années au moment des fêtes pascales inscrite sur un grand calicot blanc accroché à la façade d'une église parisienne dans un quartier très populaire. Je me souviens m'être demandé : quel sens peut-elle bien faire pour celles et ceux dont elle viendrait à accrocher le regard ? En termes de communication : le message passe-t-il ? Celui qui, marchant dans cette rue, a le temps de regarder un peu autour de lui, comprend-il que le monde est sauvé, que nous, vous moi, nous sommes délivrés du jugement et cela parce que Dieu a donné son fils au monde ? Il est plus probable que noyé dans le tourbillon médiatique et publicitaire où se télescopent et s'annulent images, messages et sollicitations diverses, il soit, comme les autres, frappé d'insignifiance. D'autant plus qu'il parle une langue dont on ne sait qui vraiment ici et maintenant est encore susceptible de la comprendre.
2. Nous pourrions même nous poser la question : dire « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique », cela ne pourrait-il pas faire non seulement non sens mais peut-être même contresens ? Que veut dire pour quelqu'un qui a un fils et un fils unique, donner ce fils unique ? Peut-on donner une personne ? On peut donner une chose. Et pour la donner encore faut-il en être le propriétaire. Peut-on être propriétaire d'une personne ? Celui qui donne, c'est toujours quelque chose de soi qu'il donne. Un fils n'est pas la chose de son père. Un père n'est pas propriétaire de son fils. « Dieu a donné son fils ». Certes on songe à Abraham et à la demande qui lui a été faite de « donner son fils » et de l'offrir en sacrifice sur la montagne. L'on se souvient de n'avoir pas pu ne pas être horrifié qu'un Dieu, que Dieu puisse demander à un père de donner son fils et par conséquent d'avoir été plutôt rassuré par les exégèses montrant que ce qu'Abraham était en réalité invité à sacrifier c'était non pas son fils mais justement la possession de son fils. Un père, fût-il Dieu, peut-il prendre l'initiative de livrer son fils ? Et là où, chez Abraham, la main de l'ange est venue arrêter le bras du père, aucun secours n'est venu enrayer l'enchaînement de violences qui ont conduit Jésus à la mort sur la croix. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il y a encore dans le monde trop de pères qui donnent leur fils ou leurs filles pour telle ou telle cause pour que tout en nous résiste à l'idée sacrificielle qu'il aurait été bon pour le monde, bon pour nous que Dieu ait abandonné son fils, ou, pire, qu'il ait pu considérer le sacrifice du fils comme le juste prix pour la rédemption du monde. Comment donc lever la terrible équivoque que véhicule cette phrase et consonner avec le message d'amour qui est au cœur de l'évangile ?
3. « Je fléchis les genoux en présence du Père, de qui toute paternité, au ciel et sur la terre tire son nom », écrit Paul aux Ephésiens (3,14). Quel père est donc le Dieu de Jésus ? « Si donc vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père qui est dans les cieux... » (Mt 7,11). La paternité de Dieu est dans l'ordre

d'un « combien plus » par rapport à ce qu'il peut y avoir de bonté dans la paternité humaine. Souvenons-nous de la parabole du père et des deux fils, la parabole dite du fils prodigue. Un commentaire de cette parabole m'a un jour particulièrement éclairé. Tranchant avec l'habitude qui invite à nous identifier, nous pauvres pécheurs, avec l'un ou l'autre des deux fils et à aller chacun, chacune nous ressourcer à la miséricorde prévenante et sans limite du père, le commentateur ce jour-là a proposé de voir dans l'histoire du fils « perdu et retrouvé », ni plus ni moins que l'histoire de Jésus lui-même. Lui aussi, Jésus, quitte un jour la maison de son père, lui aussi « dépense son argent » avec les publicains et les prostituées, lui aussi se retrouve le ventre vide, abandonné de tous, désirant d'un grand désir retrouver la maison du père... Cela change tout. Ce n'est pas d'abord le père qui donne le fils. C'est d'abord le fils qui, librement, souverainement, prend sa part d'héritage et s'en va mener sa vie d'homme. Une vie tellement humaine, une vie tellement soucieuse de faire grandir et s'épanouir l'humain en chaque homme, en chaque femme que chacun, comme le centurion romain aux pieds de la croix, est invité à confesser que « vraiment cet homme était fils de Dieu ». Dieu lui-même le confesse : « Celui-ci est mon fils... »

4. Alors on comprend mieux, je crois, ce que donne le Père. Et c'est aux antipodes de l'interprétation sacrificielle que l'on fait trop souvent encore de cette phrase. Comme le père de la parabole, il accède, toute incongrue qu'elle soit, à la demande du fils de lui donner sa part d'héritage – sa part d'héritage, c'est normalement ce qu'un fils n'acquiert qu'à la mort du père. Il laisse autrement dit le fils souverainement libre de mener la vie qu'il souhaite mener. Il aurait pu le retenir, comme le fils lui-même a été tenté à Gethsémani de considérer comme un « abandon » sa vie pourtant librement menée. Il aurait pu privilégier le mode de relation qu'il a avec le fils aîné : « Tu es toujours avec moi, tout ce qui est à moi est à toi. » Non, au lieu de sacrifier le fils, c'est sa paternité qu'il sacrifie, dont il ne retient rien. Comme Jésus le Fils se donne entièrement à sa mission d'homme, Dieu le Père se donne entièrement, s'abandonne à son Fils, anéantit en lui tout ce qui pourrait retenir le Fils.
5. « Dieu a tant aimé le monde... » La meilleure exégèse de notre phrase est finalement dans l'hymne de la lettre aux Philippiens qui nous a été proposée à la lecture tout à l'heure. Le mouvement qu'elle célèbre se superpose exactement à celui qui gouverne la parabole du prodigue. Oui :

« Le Christ Jésus, lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : "Jésus Christ est le Seigneur", pour la gloire de Dieu le Père. »

Erick

Mes amis,

C'est un peu intimidant que de prendre la parole devant vous, pour cette première fois. Surtout que le hasard des lectures ne nous a pas donné un des textes les plus faciles à commenter !

Un petit coup d'œil sur le contexte. Chapitre trois de l'évangile de Saint Jean : l'entretien avec Nicodème. Cet intellectuel, savant, qui vient voir Jésus, de nuit tant il craint le jugement de ses coreligionnaires. Vous vous souvenez, « renaitre ! » « comment l'homme quand il est vieux peut-il rentrer dans le ventre de sa mère ? » Vous vous souvenez, « le vent souffle où il veut tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Simplement tu entends sa voix » ! Et puis là, le salut, la vie éternelle, être sauvé !

Quelle puissance dans ce texte avec Nicodème ! Il faut se rappeler que cet évangile a été écrit dans les années 90 avec des retouches vers 110. En clair, les trois synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) sont déjà écrits depuis un certain temps et ils circulent. La communauté johannique qui a composé cet évangile a peut-être eu connaissance de certains morceaux des 3 premiers. On dit que cet évangile est le plus « trinitaire » des quatre. Le plus centré sur ce Dieu Trinitaire.

Ce qui m'a frappé dès une de mes premières lectures, ce sont les verbes de mouvement : « monté » « descendu » « élevé » « envoyé ». Y a du mouvement là dedans ! Or rien n'est gratuit dans l'écriture de cet Évangile. Et moi je le traduis comme : la vie éternelle ça bouge !

Rappelons-nous les multiples références du Royaume de Dieu et du banquet. Un banquet ça bouge, ça chante, ça vit, ça drague, ça rigole. Une fête quoi. C'est ça qui nous attend. Super !

Quelques lectures plus tard, j'ai bloqué sur « ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle ». Aïe ! Et ceux qui ne croient pas en lui, pas de vie éternelle ? Ce n'est pas ça qu'il a voulu dire. Ceux qui croient, eux, ils sont sûrs de l'obtenir. Mais ceux qui ne croient pas, on n'en parle pas, ça ne veut pas dire qu'ils ne soient pas sauvés. Ouf !

Et puis c'est quoi, croire en lui ? Peut-être simplement « lever les yeux vers » ? Dans le livre des Nombres, il suffisait aux hébreux de lever les yeux et de regarder le « serpent élevé » pour guérir des morsures de serpents. Croire, lever les yeux vers ce Jésus, ce vagabond qui parcourait, cent ans avant la rédaction de cet Évangile, les routes de Galilée. Croire, adhérer à sa seule exigence : refuser tout ce qui avilît l'humain. Refuser tout ce qui ne respecte pas les plus faibles, les plus démunis, les plus fragiles, les plus rejetés d'entre nous. Croire c'est faire mien ce regard tendre et attentif vers tout humain et essayer de le rendre aussi intense que celui de ce fils de Joseph et Marie. Mais lui il est Dieu, moi je suis Erick et moi je ne suis qu'en route vers la sainteté !

Être sauvé, c'est peut être ça en fait ! Un jour grâce à lui ne regarder l'autre que comme lui. Rendre son humanité avec un grand H à tous mes frères. À tous les hommes que je croise au cours de mes journées. Ce jour là, ce jour où tous, nous aurons ce regard de tendresse le monde sera sauvé. Ce jour là, plus de larmes, plus de gens écrasés. Un grand banquet, un éternel banquet pour fêter ça !

Dominique

Chers amis, je vais essayer d'ouvrir notre réflexion aujourd'hui à partir du dialogue de Jésus avec Nicodème.

Qui est Nicodème ?

- un sage, quelqu'un qui connaît la Loi, un « sachant »
- on l'imagine très sincèrement attaché à ce que dit cette Loi, à ce qu'elle construit en terme de chemin de vie et par rapport à la pratique religieuse.
- il identifie Jésus comme un maître, qui montre les œuvres et les signes de Dieu.
- Jésus et Nicodème engagent un dialogue d'égal à égal, comme au seuil de la Faculté de Théologie.

Jésus l'interpelle : « à moins de naître à nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu ». C'est cette réflexion autour de la naissance et de la renaissance qui m'a menée en préparant ce texte.

Au fond, que se passe-t-il lors d'une naissance ?

Bien sûr une joie immense, mais si on y réfléchit bien, cette joie n'est pas première, elle vient quand tout s'est bien passé.

Avant cela, il y a de l'angoisse, de la douleur. La mère et l'enfant traversent une situation de crise, où l'essentiel est en jeu, puisqu'il s'agit de la vie ou de la mort de deux personnes.

Cette naissance ne serait qu'une naissance inachevée, d'un homme, d'une femme en devenir mais pas encore née de l'Esprit, explique Jésus à Nicodème.

Autre situation de naissance ou plutôt de re-naissance, et c'est celle qui tracasse Nicodème : « Comment un homme peut-il naître s'il est vieux ? »

La re-naissance, c'est à dire la transformation humaine, psychologique et biologique que nous vivons et éprouvons lorsque nous traversons la maladie, le deuil, la souffrance.

Ce chemin de vie nous transforme en quelqu'un de nouveau. Le bon sens populaire dit : « Tout ce qui ne tue pas rend plus fort ». On peut traverser ces moments d'intense désarroi, de dépression, éprouver l'entrave de notre liberté, avoir le sentiment qu'on meurt à soi-même, puis la vie reprend et nous en sortons transformés.

Que nous dit Jésus du projet de dieu qui nous invite à naître de l'Esprit ?

La question posée est finalement celle qui est posée à Nicodème : nos certitudes de « sachant » enfermées dans nos repères sociaux, moraux, religieux suffisent-elles à voir et à entrer dans le Royaume de Dieu ?

Jésus explique que Dieu a aimé le monde, qu'il a donné son fils pour que le monde croie en lui.

Dieu vient donc à nous, envoie son fils mort sur la croix pour racheter nos péchés, pour le salut du monde. Mais ça ne me dit toujours pas comment renaître de l'Esprit, dans l'Esprit.

C'est là que le regard sur nos crises de vie peut apporter un éclairage à cette question. Peut-être, dans ces moments là, le souvenir du Christ mort et ressuscité nous revient. A certains, moments, non, on est trop perdus, la douleur occupe tout notre esprit. A certains autres moments, oui, le Christ mort et ressuscité est là.

Peut-on, alors, renoncer à nos repères habituels, faire confiance à ce Dieu fait homme et se dire que « le salut avance sans nous » ?

Je suis vraiment convaincue que cette expérience intime de dialogue en confiance est source de vie et nous permet de renaître de l'Esprit.

Christiane

« Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit **sauvé**. »

Pour que le monde soit sauvé ! Mais sauvé de quoi ? De quoi faut-il ou avons-nous besoin d'être sauvés ? Qu'est-ce qui nous empêche de vivre ?

Nous pourrions nous poser la question, à nous-même, ou les uns aux autres, nos réponses seraient certainement différentes, car nos histoires étant singulières, nos « prisons » ne sont pas les mêmes...

Ce texte s'adresse à Nicodème, celui-là même qui demande à Jésus qui vient de lui dire qu'il fallait naître d'en haut, « comment peut-on retourner dans le sein de sa mère ? ». Il n'avait pas encore compris la différence entre la chair et l'esprit.

Naître d'en haut !

Ainsi faut-il que le Fils de l'Homme « monte » au ciel, pour que nous puissions tourner son regard vers lui. Comme le peuple d'Israël qui lève les yeux vers le serpent « fait » et élevé en haut d'un mât par Moïse dans le désert. Mais eux, ils savaient de quoi ils devaient être sauvés ! De ces serpents à la morsure brûlante, qui les faisaient mourir les uns après les autres... Le serpent est un animal sournois, qui se glisse là où on ne le sent pas venir ! Peut être comme ce qui, intérieurement, vient s'immiscer en nous et qui progressivement, sans qu'on n'y prenne garde, peut nous faire perdre la notion de la vraie vie, et nous emmener sur un chemin d'égarement ?

Mais Dieu n'a pas envoyé son Fils pour **juger** le monde, mais pour que, par lui, le monde soit **sauvé**. Or nous avons trop tendance à nous juger, à penser, comme les Hébreux dans le désert, que Dieu envoie des serpents parce qu'ils ont récriminé contre Lui, à cause de leur péché... Mais la réponse, c'est, non pas de regarder le ciel, vers un ailleurs inexistant, mais en changeant la direction de notre regard, accepter tout simplement de changer de niveau, de Le regarder Lui et d'accueillir cette vie qu'il veut nous donner.

« Afin que quiconque ait la vie éternelle », celle, non pas d'un **temps** sans fin, mais d'une **profondeur** sans fin. Que personne, jamais, ne pourra nous ravir.

2° séance – samedi 27 septembre 2014 – 9h30-12h – St Bertrand

Textes du 26° dimanche du temps ordinaire :

- **Ez 18, 25-28**

Parole du Seigneur tout-puissant : Je ne désire pas la mort du méchant, et pourtant vous dites : « La conduite du Seigneur est étrange. » Écoutez donc, fils d'Israël : est-ce ma conduite qui est étrange ? N'est-ce pas plutôt la vôtre ? Si le juste se détourne de sa justice, se pervertit, et meurt dans cet état, c'est à cause de sa perversité qu'il mourra. Mais si le méchant se détourne de sa méchanceté pour pratiquer le droit et la justice, il sauvera sa vie. Parce qu'il a ouvert les yeux, parce qu'il s'est détourné de ses fautes, il ne mourra pas, il vivra.

- **Ps 24**

R/ Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

Seigneur, enseigne-moi tes voies,
fais-moi connaître ta route.
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi,
car tu es le Dieu qui me sauve.

Rappelle-toi, Seigneur, ta tendresse,
ton amour qui est de toujours.
Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse ;
dans ton amour, ne m'oublie pas.

Il est droit, il est bon, le Seigneur,
lui qui montre aux pécheurs le chemin.
Sa justice dirige les humbles,
il enseigne aux humbles son chemin.

- **Ph 2, 1-11**

Frères, s'il est vrai que, dans le Christ, on se réconforte les uns les autres, si l'on s'encourage dans l'amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la pitié, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité. Ne soyez jamais intrigants ni vantards, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de lui-même, mais aussi des autres.

Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus : lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.

C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms, afin qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est le Seigneur », pour la gloire de Dieu le Père.

- **Mt 21, 28-32**

Jésus disait aux chefs des prêtres et aux anciens : « Que pensez-vous de ceci ? Un homme avait deux fils. Il vint trouver le premier et lui dit : 'Mon enfant, va travailler aujourd'hui à ma vigne.' Celui-ci répondit : 'Je ne veux pas.' Mais ensuite, s'étant repenti, il y alla. Abordant le second, le père lui dit la même chose. Celui-ci répondit : 'Oui, Seigneur !' et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté du père ? » Ils lui répondent : « Le premier ».

Jésus leur dit : « Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. Car Jean Baptiste est venu à vous, vivant selon la justice, et vous n'avez pas cru à sa parole ; tandis que les publicains et les prostituées y ont cru. Mais vous, même après avoir vu cela, vous ne vous êtes pas repentis pour croire à sa parole. »

Bénédicté

Quand je lis ces textes, je me pose la question de ce que j'aimerais vous partager, et un mot de suite s'impose à moi : LIBERTE.

Que cela soit dans le livre d'Ezéchiel ou dans l'Evangile.

Que se passe-t-il ? si ce n'est l'Homme qui se retrouve devant ses choix, non pas contraint, mais libre de dire oui ou non, de mettre ses paroles en actes ; d'aller jusqu'au bout de ce qu'il doit réaliser. Ce qu'il doit savoir par contre c'est qu'il ne pourra tromper le Seigneur.

Devant notre possibilité de dire un oui plein de promesses ou vide de sens, Dieu nous révèle à nous mêmes, il nous met debout, il nous responsabilise. Il nous aime et nous respecte infiniment, et par ce oui, il nous fait naître à nous mêmes. Si j'osais, il nous fait Être dans le sens Exister pleinement, il nous donne la Vie, et par sa demande d'une infinie tendresse : « Mon enfant va aujourd'hui travailler à ma vigne. » Quelle belle invitation ! Il n'insiste pas, comme pour le jeune homme riche qui ne peut vendre ses biens, dans Marc 10, 17-22. Le Seigneur se mit à l'Aimer, car il obéissait à toutes les lois, mais... Voilà, le OUI n'est pas total, et le Seigneur le regarde partir avec une infinie tristesse !!

Il est beaucoup moins miséricordieux, devant les hommes de loi, toujours méfiants, certains de détenir la vérité, le mettant à l'épreuve, alors que de simples publicains et prostituées ont cru !! Il oppose toujours à la morale l'AMOUR, « vous n'avez pas cru ».

Quel bel abandon que celui de croire et de dire ce OUI pleinement.

Alors que Jésus, dans St Paul aux Philippiens, accepte totalement de devenir serviteur, il se dépouille lui-même, et s'abaisse jusqu'à mourir sur une croix.

Ce oui sans condition nous est précieux, car il est don total, il est Amour grâce à l'Esprit Saint, il donne sens à nos vies, car il nous élève dans son Amour et nous montre le Chemin.

Loïc

« Un homme avait deux fils ».

Pour commencer, je voudrais dédier cette méditation à Jacques et Mireille, les beaux-parents de Marie-Anne, notre fille aînée. Jusqu'au 12 septembre dernier, Jacques et Mireille avaient deux fils : Mickaël, l'époux de notre fille et Florian, son frère, de huit ans plus jeune. Ce 12 septembre Florian s'est tué en montagne sous les yeux de Jacques et de Mickaël. Un homme avait deux fils.

Un homme avait deux fils. C'est aussi, dans nos traductions, le début de la parabole dite du prodigue. Comme dans celle-ci, Jésus brosse le portrait d'un père prévenant, affectueux : le terme qui est traduit par « fils » ici peut se traduire par « enfant », « petit ». Ce n'est pas un patron qui convoque ses ouvriers, c'est un homme qui s'approche du premier, puis du second de ses enfants... A chacun d'eux, il dit : « Mon enfant, va travailler aujourd'hui à ma vigne... » La Bible est pleine de ces pères qui ont deux fils dont un jour la trajectoire bifurque et esquisse, pour le meilleur ou pour le pire, un chemin d'humanité : Caïn et Abel, fils d'Adam, Ismaël et Isaac, fils d'Abraham, Esaü et Jacob, fils d'Isaac. Sans parler évidemment de ces « deux peuples en ton sein » que sont juifs et chrétiens dont la fraternité conflictuelle, comme dans la parabole du prodigue, est certainement en toile de fond de la parabole rapportée ici par Matthieu.

A s'en tenir à la lettre de cette parabole, on a affaire à deux types de psychologies assez classiques : il y a celui qui dit mais ne fait pas – qui ne fait pas ce qu'il a pourtant dit qu'il ferait –, et celui qui ne dit pas mais fait – qui fait ce qu'il a pourtant dit qu'il ne ferait pas. On peut évidemment préférer le type parfait, celui qui dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit, celui dont les actes et les paroles sont pleinement accordés. Mais du point de vue de la demande formulée – travailler à la vigne –, celui qui après avoir déclaré ne pas vouloir, s'est finalement repenti et est allé travailler à la vigne, ce fils-là a effectivement fait la volonté du père. L'on a du coup le sentiment d'avoir affaire à quelqu'un de psychologiquement charpenté. D'abord il s'oppose à son père, se pose en s'opposant, manifeste son indépendance : fonction décisive, constructive, émancipatrice du « non » – encore que son « je ne veux pas » ne soit pas tout à fait un « non » mais la manifestation de la non-coïncidence de son désir avec ce que demande le père. Ensuite il fait preuve d'intériorité : capacité à faire retour sur soi, à examiner sa conduite, à se repentir – à remonter la pente des seuls penchants, des simples envies. Enfin, il manifeste de la résolution : il va travailler à la vigne.

L'étrange chez l'autre fils, c'est que, lorsqu'il répond à son père qui lui demande à lui aussi d'aller travailler à sa vigne, il emploie une formule – « Oui, Seigneur » dans notre traduction – proche de celle par laquelle les prophètes répondent à l'appel de Dieu : « Me voici, Seigneur, je viens pour faire ta volonté » (Ps 39) – les paroles que l'épître aux Hébreux met dans la bouche du Christ (Hb 10, 7). Il y a là quelque chose comme un sacrilège, l'emploi à faux d'une parole sacrée – cette parole « Me voici » est d'ailleurs aussi quelquefois ce par quoi l'on traduit le nom de Dieu. Dieu est celui qui dit : « Me voici. » « Tu ne prononceras pas à tort le nom du Seigneur, ton Dieu. »

L'on a donc en vis-à-vis deux types assez communs, très humains au fond. D'un côté une humanité un peu épaisse, aux deux sens du mot : épaisse parce qu'un peu brutale, manquant, au moins apparemment, de finesse, de délicatesse, de sens immédiat du service, etc. ; mais épaisse aussi parce que manifestant de la profondeur, une densité de pâte humaine, faite ici de la tension entre les penchants – ce vers quoi le désir incline spontanément – et la volonté – ce que la capacité de retour sur soi, de réflexion, de sens de la situation donne à penser et finalement à faire. De l'autre, on a quelqu'un qui est tout en surface, sans épaisseur justement, sans épaisseur

manifeste en tout cas – il dit simplement : « Oui, Seigneur » et le texte ajoute : « Et il n’y alla pas ». On serait tenté de dire : quelqu’un qui connaît le formulaire, le code, la règle, les automatismes. Ce que donne parfois la « religion » quand elle est comprise comme une suite de formules et de dévotions, comme un vernis, un décorum. Il sera question quelques pages plus loin, au ch. 23, de « ceux qui disent et ne font pas, qui imposent des charges lourdes qu’ils ne veulent même pas remuer du doigt », de ceux qui ressemblent « à des tombeaux chaulés qui au dehors paraissent superbes mais au dedans sont remplis d’ossements de mort et de tout immondice ».

Je songe à ce que Charles Péguy a appelé la « physique de la mouillature ». En voici de brefs extraits :

« Il y a quelque chose de pire que d’avoir une mauvaise pensée. C’est d’avoir une pensée toute faite. Il y a quelque chose de pire que d’avoir une mauvaise âme et même de se faire une mauvaise âme. C’est d’avoir une âme toute faite. Il y a quelque chose de pire que d’avoir une âme même perverse. C’est d’avoir une âme habituée. On a vu les jeux incroyables de la grâce et les grâces incroyables de la grâce pénétrer une mauvaise âme et même une âme perverse et on a vu sauver ce qui paraissait perdu. Mais on n’a pas vu mouiller ce qui était verni, on n’a pas vu traverser ce qui était imperméable, on n’a pas vu tremper ce qui était habitué.

On peut faire beaucoup de choses. On ne peut pas mouiller un tissu qui est fait pour n’être pas mouillé. On peut y mettre beaucoup d’eau, autant d’eau que l’on voudra, car il ne s’agit point ici de quantité, il s’agit de contact. Il ne s’agit pas d’en mettre. Il s’agit que ça prenne ou que ça ne prenne pas. Il s’agit que ça entre ou que ça n’entre pas en un certain contact. C’est ce phénomène si mystérieux que l’on nomme mouiller. Peu importe ici la quantité. On est sorti de la physique de l’hydrostatique. On est entré dans la physique de la mouillature ».

Voilà pourquoi « les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume de Dieu ». Les publicains et les prostituées, au grand scandale des bien pensants, sont en effet personnes à se laisser toucher, à se laisser mouiller. C’est d’ailleurs littéralement ce qui se passe avec le baptême de Jean. Le mot et le verbe qui sont rendus en français par baptême, baptiser veulent dire littéralement plonger, immerger, tremper, mouiller. Mais la mouillature est ici l’image de celui ou de celle dont l’âme n’est pas habituée, de celui ou de celle dont les blessures sont autant d’ouvertures pour les « grâces incroyables de la grâce », pour la pénétration jusqu’au tréfonds de ce qui transforme, retourne, métamorphose, convertit, ouvre au Royaume.

Là où la religion est quelquefois conçue comme « séparation », promotion de la pureté dans la séparation d’avec l’impureté, évitement du contact, système d’exclusion, voilà quelqu’un qui promeut exactement l’inverse et ouvre sa table à n’importe qui. « Plus de tables séparées, le Royaume est une table ouverte à laquelle tous peuvent s’asseoir » (Pagola, p. 211), à commencer par les pécheurs. C’est pourquoi la liturgie du jour nous fait à nouveau à entendre l’hymne aux Philippiens, comme il y a quinze jours : « Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l’égalait à Dieu. » Jésus met définitivement fin à la grande séparation du ciel et de la terre : Le royaume de Dieu n’est pas là-bas, au-delà, ailleurs. Le royaume de Dieu est en nous, au milieu de nous.

Erick

Mes amis

Me voici au seuil de mon second essai. Ça a été beaucoup plus laborieux que la première fois. J'étais nettement pollué par une lecture moralisatrice de ce texte. Je n'aime pas ça et suis intimement convaincu que la Bonne Nouvelle n'est pas moralisatrice. La religion l'est parfois, elle.

Bonne nouvelle, Évangile selon Matthieu : il s'agit d'un texte des années 70 à 80 disent les historiens. Jésus est mort en l'an 30, souvenez-vous. Matthieu est un chrétien d'origine juive et sa communauté est constituée des juifs convertis. Il fait sans arrêt référence au premier testament (l'ancien testament, comme on dit encore). Et ces références sont claires dans l'esprit de ses lecteurs.

En 70 les romains ont détruit le temple. Cataclysme pour les Juifs ! Seul le parti des pharisiens subsiste, il impose ses règles à tous les juifs. La communauté de Matthieu est obligée de vivre une rupture avec judaïsme : c'est un traumatisme pour cette communauté, une grave crise.

Dans l'extrait de ce jour, Jésus vient de monter à Jérusalem, il vient de faire un coup d'éclat dans le temple en chassant les vendeurs, un Jésus violent c'est pas si fréquent... Ses adversaires, car c'est ainsi que ça se passe maintenant, ce n'est plus un vagabond avec quelques copains sur les routes de Galilée au plein nord du pays, mais un contestataire de l'ordre établi, ses adversaires donc cherchent à le tuer. « Les chefs des prêtres et anciens » le provoquent : de quelle droit fais-tu cela ? D'où tiens-tu cette autorité ?

Et il répond par la provocation lui aussi. « Que pensez-vous de ceci ? » Tout d'abord cet homme qui a deux fils qui leur demande d'aller travailler à sa vigne, ça fait partie du référentiel des lecteurs de Matthieu : c'est Dieu lui-même. Tout le premier testament est présent dans cette petite phrase : un homme avait deux fils et il leur demande d'aller travailler à sa vigne.

Et qu'est ce qu'il fait Dieu ? Il "vient trouver" le premier puis il "aborde le second" fils. Ce Dieu se déplace vers moi, ce Dieu se déplace vers chacun d'entre nous, Dieu vient à moi ! Il n'est plus en haut de la montagne parmi la foudre et les tremblements de terre. Il est là pas loin de moi et il se déplace pour s'adresser à moi ! Bouleversant ! En plus il m'appelle "mon enfant" !!! Et encore il vient me demander de travailler à sa vigne, il me demande de collaborer à sa vie, à son action, à son salut, l'aider à sauver le monde, l'aider à rendre plus humain le monde.

Le premier fils, peut-être qu'il dit non parce qu'il ne s'en sent pas capable. C'est trop incroyable, inconcevable ! Moi, Erick, il compte sur moi, sur mon action, sur ma pensée, sur mes actes quotidiens : au travail, dans ma famille, avec mes amis, pour participer au salut, pour rendre ce monde meilleur ! Il m'appelle ! Quelle confiance, "Seigneur je ne suis pas digne !" Celui-ci répondit : je ne veux pas.

Je vois le "s'étant repenti" comme un mûrissement, une conversion vous savez comme au ski, faire une conversion c'était faire 180°, on plantait le ski dans la neige. Je suis tombé trop souvent quand j'étais gamin et suis dégoûté du ski depuis... "Et il y alla"

C'est clair pour Jésus, dire non ce n'est pas grave, ceux qui nous précèdent dans le Royaume (les publicains et les prostituées) ce sont ceux qui ont accepté de rentrer en eux, qui "s'étant repenti" vont à la vigne. Vont participer à cet achèvement de la création. Vont participer à tout ce qu'il reste à faire autour de chacun d'entre nous que Dieu ne peut changer sans que nous ne mettions la main à la pâte.

"Va travailler aujourd'hui à ma vigne". Merci Seigneur !

Dominique

Mes chers amis,

Cette parabole qui nous est proposée aujourd'hui s'inscrit dans le contexte des derniers affrontements du Christ avec ses adversaires, avant la passion. Le Christ fait un ultime appel aux responsables du peuple juif pour qu'ils se convertissent et accueillent sa parole.

Le Christ invite les chefs de juifs à penser : « Dites-moi votre avis ». Que pensez-vous de ceci ? (autre traduction)

- Deux fils auquel le père s'adresse dans une même parole bienveillante « mon enfant ».
Que leur demande-t-il ? D'aller travailler à la vigne **aujourd'hui**.
- 2 réponses opposées :
L'un s'oppose d'emblée par un « je » ne veux pas puis, repenti, il y va.
Le second répond oui sans, on peut le remarquer répondre par le Je, comme s'il disait oui, sans réfléchir dans une obéissance de « bon ton » mais ne fait rien .
- Et cette question dérangeante de Jésus : lequel a fait la volonté du père ?
- Les pharisiens sont appelés à porter un jugement sur l'attitude de ses deux fils, ce dont ils s'acquittent rapidement et laisse peut être entendre une habitude à juger.
- À travers sa réponse, Jésus décrit la situation à laquelle il est confronté : les publicains et prostituées qui l'ont bien accueilli et qui se convertissent et « les Justes » ont refusé l'appel du Baptiste.

Nous sommes bien sûr l'un deux, ces deux fils, et nous sommes surtout les deux à la fois. Cette question s'adresse donc évidemment à nous : laquelle de ces deux réponses consiste à faire la volonté du père et pour aller plus loin, qu'est-ce que faire la volonté du père ? Qu'attend-il de nous ?

J'avoue avoir été très perdue dans ma réflexion, et je peux témoigner que cette question posée par le Christ m'a franchement dérangée car sa réponse ne me satisfait pas d'un premier abord. Faudrait-il avoir été toujours éloigné de Dieu pour se convertir, comme ça un beau jour ? Et nous, les chrétiens, qui essayons quand même de répondre oui, nous n'aurions plus accès à ce regard bienveillant du Père ? Bon je vois que cette voie de compréhension n'est pas la bonne.

Cette volonté, transmise à travers les Écritures, par l'Eglise, par mes, par nos références d'éducation religieuse, intégrée plus ou moins dans mes actes au quotidien , plutôt moins que plus, m'a paru être comprise par rapport aux références du bien et du mal, les dix commandements, la règle, en quelque sorte. Si je suis ce raisonnement, le danger n'est-il pas de se contenter de suivre telle ou telle type de conduite, dans une sorte d'idée rassurante et douillette que parce que je vais dire oui, sans réfléchir, je suis sur la bonne voie.

Quel chemin le christ nous invite à faire ?

À penser d'abord et à exercer notre liberté, à dire Je, même si c'est pour commencer par « Je ne veux pas » pour

- faire l'effort de chercher, de comprendre ce qu'est la volonté du père et on pourrait aussi essayer de développer la symbolique du travail à la vigne.
- d'exercer notre jugement, notre volonté pour transformer nos NON en OUI afin de travailler à cette vigne.

St Paul nous dit dans son épître aux Ephésiens que ce chemin est un chemin d'humilité car pour pouvoir transformer ce non en oui, il nous propose de ne pas chercher nos propres intérêts mais ceux des autres et à la suite du Christ. Ce Christ, dont il dit : « Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. »

Pouvons-nous ainsi comprendre que notre proximité avec Dieu, nous les chrétiens, supposée protectrice, ne nous permet pas de faire l'économie de ce chemin de conversion et d'humilité, en exerçant notre sens critique à nous-même, et non aux autres !

Alors, si faire la volonté de Dieu, c'est

- entrer dans cette espérance que notre condition humaine permet cette liberté de choix qu'Ezéchiel explique si bien quand il dit : « Il a **choisi** de se détourner de tous les crimes qu'il avait commis, il vivra, il ne mourra pas. »
- si faire la volonté de Dieu c'est comprendre que ce n'est pas suffisant d'obéir aveuglément aux commandements distinguant le bien du mal, mais bien surtout faire un choix entre la vie et la mort,
- que faire la volonté de Dieu c'est croire qu'il est là et opère en nous « le vouloir et l'opération même au profit de ses bienveillants dessins » comme dit St Paul, car l'engagement avec Dieu dans notre liberté est bien dans le résultat de l'action.

Alors, je comprends mieux l'explication du Christ autour de l'appel à la conversion **toujours possible, toujours à renouveler, aujourd'hui.**

Chers amis, pour travailler, il faut être vivant et en bonne santé, ce n'est pas le médecin du travail qui me contredirait ! Le Christ nous invite, à ne pas demeurer dans nos convictions rigides, dans notre façon étriquée de regarder le bien et le mal, dans nos jugements à l'emporte-pièce sur la conduite des autres mais à questionner, comprendre la volonté du Père pour accueillir ce choix de conversion à la vie.

Amen

Christiane

Elle nous est bien familière cette parabole : deux frères dont le premier, à une demande du père, dit oui et il fait "non", et le deuxième qui dit non et fait "oui". Combien de fois nous trouvons-nous dans cette situation, moi en tout cas ! Une réponse qui dans l'enthousiasme, la générosité de l'instant, l'envie de faire plaisir fuse : oui ! Et avec le temps, le feu s'éteint, l'engagement pris paraît insurmontable ou moins attrayant, les bras baissent, et l'action ne suit pas... non, finalement...

Ou le contraire : j'ai envie d'être tranquille et ce que l'on me demande me paraît être une montagne, je n'y arriverai pas, je ne suis pas capable, je suis trop fatiguée... non, la réponse est claire ! Et puis... réflexion faite, un regret, un remord, une honte, un scrupule, un sursaut intérieur, une énergie retrouvée... pourquoi pas ? Oui, finalement !

Dans quel cas faisons-nous la "volonté du père" ? Ou sommes-nous fidèles à nous-même, à notre conscience ? Dans le deuxième cas, cela semble aller de soi pour tout le monde.

Mais est-ce si simple ?

Cette parabole, même si elle est extrêmement courte se situe à un autre niveau et parle d'un itinéraire de vie, comme on peut le comprendre avec l'explication que donne Jésus, rapportée par Matthieu en tout cas.

Ces publicains, ces prostituées dont il est question, disent-ils "non" à ce que serait la volonté de Dieu ? Ou sont-ils plus simplement dans l'ignorance de la loi juive, dans une inconscience d'une vie spirituelle intérieure, occupés qu'ils sont à gagner leur pain avec les moyens qu'ils ont ? Ils se débrouillent comme ils peuvent, ceci au détriment du regard que posent sur eux les bien-pensants de l'époque, ceux qui savent où est le droit chemin et qui disent le suivre, eux. Oui, ils ne sont sans doute pas très à l'aise devant ces regards qui jugent, qui devient **leur** propre regard qu'ils posent sur eux-mêmes. Insatisfaction... Cela creuse en eux, à leur insu, comme une béance, une attente. Et voilà que survient quelqu'un, quelqu'un qui les regarde, les voit comme jamais personne ne les a vus, et ce regard, ce regard bienveillant, ce regard d'amour, les bouleverse, la parole qu'il dit les rejoint profondément, et sans qu'ils puissent se l'expliquer ils se sentent reconnus, heureux, vivants en un mot. Cette vie, ils ne savaient même pas que cela pouvait exister ! Et ils entendent parler de « Royaume de Dieu », serait-ce cela ?

Quant aux chefs des prêtres et aux anciens à qui Jésus s'adresse, qui savent eux, puisqu'ils sont dépositaires de la loi, qui n'ont aucune attente étant remplis de certitudes, qui n'ont aucune envie de l'écouter, seulement le pousser dans ses retranchements, le pousser à la faute. Qu'attendent-ils ? A quoi aspirent-ils ? Y a-t-il en eux une place pour quelque chose de neuf ? On peut comprendre que Jésus soit profondément déçu devant cette fermeture, devant cette incapacité à accueillir cette vie qu'il propose, et cela le met en colère ! Une colère pour les réveiller... en vain. Le Royaume, ils sont incapables d'y entrer, il n'y a pas de faille, pas de place.

Ce n'est pas Dieu qui déciderait selon la conduite de l'homme, comme on le pense quelquefois, s'il « mourra » ou s'il sauvera sa vie, c'est l'homme lui-même, qui par sa capacité à recevoir la vie entre dans ce Royaume qu'il promet, c'est l'homme (ou la femme !) qui par sa « conversion », sorte de retournement intérieur accède à la vie qui dépasse toute vie, à la joie qui dépasse toute joie, à cette plénitude, signe de la présence de Dieu et de son Royaume.

Et nous ? De quel côté sommes-nous ? Sommes-nous enfermés dans nos certitudes, ou y a-t-il de la place pour l'irruption de la vie ?

3° séance – samedi 18 octobre 2014 – 9h30-12h – St Martin

Textes du 29° dimanche du temps ordinaire :

- **Is 45, 1, 4-6a**

Parole du Seigneur au roi Cyrus, qu'il a consacré, qu'il a pris par la main, pour lui soumettre les nations et désarmer les rois, pour lui ouvrir les portes à deux battants, car aucune porte ne restera fermée :

« À cause de mon serviteur Jacob et d'Israël mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai décerné un titre, alors que tu ne me connaissais pas.

Je suis le Seigneur, il n'y en a pas d'autre : en dehors de moi, il n'y a pas de Dieu. Je t'ai rendu puissant, alors que tu ne me connaissais pas, pour que l'on sache, de l'orient à l'occident, qu'il n'y a rien en dehors de moi. »

- **Ps 95**

**R/ Au Seigneur notre Dieu,
tout honneur et toute gloire**

Chantez au Seigneur un chant nouveau,
racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !

Il est grand, le Seigneur, hautement loué,
redoutable au-dessus de tous les dieux :
lui, le Seigneur, a fait les cieux.

Rendez au Seigneur, familles des peuples,
rendez au Seigneur la gloire et la puissance,
rendez au Seigneur la gloire de son nom.

Adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté :
Allez dire aux nations : « Le Seigneur est roi ! »
Il gouverne les peuples avec droiture.

- **1Th 1, 1-5b**

Nous, Paul, Silvain et Timothée, nous nous adressons à vous, l'Église de Thessalonique qui est en Dieu le Père et en Jésus Christ le Seigneur. Que la grâce et la paix soient avec vous.

À tout instant, nous rendons grâce à Dieu à cause de vous tous, en faisant mention de vous dans nos prières. Sans cesse, nous nous souvenons que votre foi est active, que votre charité se donne de la peine, que votre espérance tient bon en notre Seigneur Jésus Christ, en présence de Dieu notre Père. Nous le savons, frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par lui. En effet, notre annonce de l'Évangile chez vous n'a pas été simple parole, mais puissance, action de l'Esprit Saint, certitude absolue.

- **Mt 22, 15-21**

Les pharisiens se concertèrent pour voir comment prendre en faute Jésus en le faisant parler. Ils lui envoient leurs disciples, accompagnés des partisans d'Hérode : « Maître, lui disent-ils, nous le savons : tu es toujours vrai et tu enseignes le vrai chemin de Dieu ; tu ne te laisses influencer par personne, car tu ne fais pas de différence entre les gens. Donne-nous ton avis : Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à l'empereur ? » Mais Jésus, connaissant leur perversité, riposta : « Hypocrites ! pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Montrez-moi la monnaie de l'impôt. »

Ils lui présentèrent une pièce d'argent. Il leur dit : « Cette effigie et cette légende, de qui sont-elles ? - De l'empereur César », répondirent-ils.

Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Bénédicte

Avant de vous partager mes pensées sur l'Evangile de Matthieu, je voulais que vous sachiez que celui-ci veut enraciner Jésus dans la tradition. Il se veut enseignant et pédagogue. Quand il écrit son Evangile, nous sommes 70 ans après J-C. Les conflits sont tels entre Juifs et Judéo-Chrétiens, qu'il y a un besoin d'écrire ce qui s'est transmis oralement. Laisser trace, témoigner. Il s'adresse à des Juifs certes convertis mais qui puisent leur culture de l'Ancien Testament, aussi se veut-il direct clair et percutant.

Dieu et César, César et Dieu... Comment, chers amis, ces deux noms sans être cités dans la bouche des Pharisiens et des Hérodiens mais tellement présents !!... Comment ne peuvent-ils pas sonner comme une arnaque, une imposture aux oreilles de Jésus, à tout son être ?

Quel paradoxe de vouloir lier ces deux noms ! « Maître, lui disent-ils, nous le savons, tu es toujours vrai... et tu enseignes le vrai chemin de Dieu, donnes-nous ton avis. Est-il permis oui ou non de payer l'impôt à l'Empereur ? »

Pourquoi d'emblée flatter Jésus en parlant du chemin de Dieu ?... Dieu, Père de Jésus qui nous a créés à son Image... Mais quelle image ? Certes pas comme l'effigie de César représentée sur une pièce de monnaie... Objet de tant de débats : « Doit-on, nous peuple occupé être assujettis à l'impôt ? » Comment des hommes cultivés, dans la connaissance des Écritures, qui sont au plus près, normalement, de ce que peut représenter Dieu, peuvent-ils tomber dans cette duperie sans nom ? Comment peuvent-ils penser un instant que Jésus parlant de son Père avec autant de profondeur, dans une unité totale avec lui puisse se laisser duper ? tromper ?

Qu'ont-ils à perdre pour avoir cette soif de faire tomber Jésus ? Qu'est-ce que la parole de Jésus fait raisonner en eux, dans leur cœur pour qu'ils cherchent à ce point là à le piéger ? Lui qui sera mis à mort comme le dernier des brigands sur une croix, châtiment suprême ! Il lui faut inlassablement répondre à ces hommes de manière juste, déjouer sans polémiquer...

César empereur, haï par les Juifs représente tout le contraire de Jésus venu dans l'humilité, prenant comme palais une étable. Tous deux rois, l'un dans la richesse de biens terrestres, l'autre dans la richesse d'une vie spirituelle toute entière tournée vers le Père, dans l'amour des hommes, dont il va jusqu'au bout assumer leur condition.

Comment « hommes de peu de foi » que nous sommes tous, pouvons-nous défier Jésus sur un bien matériel ? cause de tant de jalousie, d'envies, rendant nos vies si confortables, nos désirs souvent inassouvis en voulant toujours plus !!

Comment osons nous mettre en parallèle Dieu et cette monnaie dont nous avons besoin, mais pourquoi au juste ? Assurer notre quotidien, juste notre quotidien, ou pour asseoir notre pouvoir ?

Payer l'impôt ?... mais qu'est-ce que cela à voir avec Dieu ?

Dieu qui nous demande juste de regarder nos frères, les plus fragiles... Ceux-là juste qui ne peuvent payer l'impôt, ceux-là juste qui au bord du chemin ne demandent qu'un peu d'attention !

Alors que nous dit Jésus à travers ce texte? Nous acquitter de nos devoirs, donner à César ce qui est à César et nous... de nous dépouiller, savoir être plus simples, moins retors. De faire des choix, il y a Dieu et l'Argent. Là encore Jésus nous responsabilise, il nous ouvre les yeux !! Il ne disserte pas, mais donne le juste ton. Il nous dégage d'un poids énorme, ce que vous devez à César est et revient à César, libérez-vous pour être tout entier à Dieu. Ne nous encombrons pas de questionnement superflu, allons vers ce qui est digne d'attention.

Laissons-nous accompagner par Dieu comme il le fait avec le Roi Cyrus dans le livre d'Isaïe... Cyrus qu'il a pris par la main pour lui soumettre les nations et désarmer les rois, pour lui ouvrir les portes à deux battants et non à un battant !!, car lorsque Dieu nous prend par la main, il ne nous lâche pas, il est là avec nous créés à son image, nous ouvrant le chemin. Il nous appelle par notre nom, comme Cyrus à qui il a décerné un titre alors que celui-ci ne le connaissait pas.

Dieu fait pour nous la même chose, alors, mes frères, soyons confiants, sachons avancer, accompagnés par Dieu qui est venu au devant de nous, à notre rencontre, Dieu qui ne nous lâche pas... Qui nous connaît véritablement.

Sachons rendre à Dieu ce qui est à Dieu pour vivre dans son Amour au service de nos frères en Humanité.

Et si nous devons payer un impôt, payons celui qui s'appuie sur l'Amour et le Don de nous-mêmes.

Loïc

- « Ils se concertèrent pour voir comment prendre en faute Jésus. » Litt. « prendre au piège, faire chuter », ce que veut dire aussi « être cause de scandale, scandaliser ». Cf. Mt 18 : « Celui qui scandalise, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attache une meule d'âne autour du cou et qu'on le noie dans la mer. » Juste avant la parabole de la brebis égarée : l'histoire de ce berger qui laisse tout, au risque de perdre quatre-vingt dix-neuf brebis, pour en sauver une. Il y a ceux qui font tomber, qui abaissent, humilient, ont besoin de plus petits qu'eux-mêmes pour affirmer leur supériorité. Et celui dont la vie entière, d'alpha à oméga, est vouée à élever, faire grandir, relever, re-susciter, révéler dans le plus petit, l'oublié, l'exclu, le marginalisé ce qui est grand en lui, plus que lui-même ne l'imagine. « Dieu est plus grand que notre cœur. »
- « Tu es toujours vrai, tu enseignes le vrai chemin de Dieu, tu ne te laisses influencer par personne, car tu ne fais pas de différence entre les gens. » Comme chez les démons que Jésus fait taire bien qu'il y ait du vrai dans ce qu'ils disent à son sujet, il y a, chez ces personnes torves qui s'emploient à rendre tordu ce qui est droit, comme toujours, un fond de vérité. Flatterie certes, mais aussi constat de la singularité, de la personnalité de cet homme, de sa liberté, son indépendance d'esprit. Voilà quelqu'un qui, jusqu'à présent, résiste, ne se laisse pas manœuvrer, quelqu'un qu'on ne peut pas acheter. « Je suis le chemin », lui fait dire Jean. Non pas un titre de fierté ou de gloire, une supériorité, mais la conviction que dès lors qu'on réalise ce que c'est que parler à la première personne, ce que c'est que dire Je, l'enjeu de cela, alors, on est dans le vrai, on fait le chemin de Dieu.
- « Est-il permis de payer l'impôt à l'empereur ? ». Le piège, les deux mâchoires du piège, concrétisés par l'alliance étrange, presque contre nature, entre hérوديens et pharisiens. Si l'on répond oui, on collabore et on est voué à la vindicte de ceux, comme les pharisiens, qui rêvent de restaurer l'indépendance et la gloire d'Israël. Si l'on répond non, l'on rejoint le camp des rebelles, des fauteurs de trouble. Les Hérوديens surveillent ceux-là de près et l'on sait comment finira Jésus.
- « Montrez-moi la monnaie. » Et enfin la maestria pour échapper au piège. Indiscutablement, c'est un trait central de la personnalité de Jésus. On se rappelle la formule de Luc (4, 30) après qu'à la suite de son enseignement dans la synagogue de Capharnaüm on a voulu là encore le précipiter en bas : « Mais lui, passant au milieu d'eux, poursuivit son chemin. » Ils la lui montrent. La Sr Jeanne d'Arc note dans son commentaire que s'ils ont le denier en poche, c'est qu'ils acceptent pratiquement le système romain. Hypocrites, donc.
- « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Phrase formidable, décisive, aux conséquences historiques déterminantes. Voilà qu'est reconnue une autonomie aux affaires humaines, à l'organisation de l'Etat, au fonctionnement de l'économie. C'est ce que l'on appelle la sécularisation : quand ce n'est plus la religion qui régit le tout du monde et de la vie. Sécularisation qu'il est donc bien imprudent de dénoncer comme du terrain perdu qu'il faudrait reconquérir. Le Dieu de Jésus n'est pas le Dieu des partisans du régime théocratique pour qui les lois de Dieu

doivent surplomber les lois des hommes. Le Dieu de Jésus est un Père qui veut la liberté, l'autonomie et le bonheur de ses enfants. C'est dire que dans la société des hommes, non seulement les affaires de l'Etat ont d'elles-mêmes leur légitimité, mais qu'en plus le chrétien que je suis doit reconnaître cette légitimité. Non seulement s'y soumettre mais la défendre, y coopérer. Laïcité de l'Etat donc, dont la contrepartie est qu'à condition de respecter cette légitimité de l'Etat, l'Etat est ce qui garantit le vivre ensemble, en particulier l'exercice par chacun de sa liberté et de son autonomie, par exemple en matière religieuse.

- Je vois une très belle en même que très triste illustration de cela dans la lettre reçue ces jours-ci de Grégoire Cador, prêtre sarthois, en mission Fidei donum au Nord Cameroun dans une zone qui subit régulièrement les assauts du groupe Boko Haram. Grégoire y écrit qu'il vient de perdre un ami très cher, Luc Berké, catéchiste, père de dix enfants, qui avait choisi de « rester » plutôt que se mettre à l'abri et qui a été froidement abattu par ces barbares qui ne supportent pas qu'on pense et agisse différemment d'eux. Grégoire cite aussi André, responsable d'une communauté elle aussi située sur la frontière. Un musulman lui dit : *« Tous les fonctionnaires sont partis, les pasteurs protestants aussi, et toi, pourquoi tu ne pars pas ? »* André lui répond : *« Je ne sais pas moi... Je suis là avec vous, c'est tout... – Alors, tu n'es pas un fonctionnaire ! Merci à toi d'être avec nous. »* Ce dont Luc et André témoignent, c'est, là où l'Etat s'effondre, là où les fonctionnaires désertent, de leur résolution – jusqu'au sacrifice de leur vie – à préserver ce dont l'Etat est en principe le garant : la coexistence pacifique entre des hommes et des femmes qui n'ont pas forcément les mêmes convictions mais pour qui le partage d'humanité, l'être-avec – *« je suis là avec vous, c'est tout... »* – est la première des valeurs.
- Où l'on voit que « rendre à César ce qui est à César », accomplir son devoir de concitoyenneté, peut aussi être une très belle et très haute manière de « rendre à Dieu ce qui est à Dieu ».

Erick

La semaine dernière en paraboles, Jésus raconte le Royaume, le refus des premiers invités, puis le banquet de nocces qui se remplit de tous ceux qui sont aux croisées des chemins, « les bons comme les mauvais », est-il écrit. Les juifs qui écoutent ce récit comprennent parfaitement bien que c'est d'eux qu'il s'agit. Ce sont eux qui dans la bouche de Jésus, refusent ce banquet, refuse ce Royaume.

N'oublions pas que l'Évangile de Matthieu s'adresse à un public juif. Pas besoin de leur faire un dessin : Jésus accuse le peuple choisi par Yavhé de refuser cet amour.

Nous ne sommes pas loin de l'acmé de la violence que ses contemporains vont lui faire subir. Nous sommes au chapitre 22 et Jésus meurt au chapitre 27. La tension monte entre ce vagabond qui les questionne sur leur relation au monde, qui les questionne sur leurs pratiques religieuses, ce vagabond tellement dans l'attention aux autres, aux petits qu'il en devient gênant. Il faut le faire disparaître ! Et voilà ce conciliabule pour lui tendre un piège ! Pharisiens et partisans d'Hérode, ils montent à l'attaque !

« Tu es toujours vrai », « tu enseignes le vrai chemin », « tu ne te laisses pas influencer », « tu ne fais pas de différence entre les gens », « donne-nous ton avis ». Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute dirait La Fontaine ! Mais lui, Jésus, ne se fait aucune illusion devant ces religieux fondamentalistes. Et là, la réplique passée dans le langage populaire : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette sentence est parfois interprétée comme : d'un côté le monde, la terre, le concret, l'argent, nos transactions, la politique, la vie de la cité, le quotidien quoi, et de l'autre le monde de Dieu, le surnaturel, le sacré, le divin ! Et puis bien sûr nous devrions nous détacher de l'un pour aller vers l'autre ! Ou bien occupez-vous du sacré, et laissez-nous nous occuper de la politique. Ah non ce n'est pas ainsi que je lis cette réplique. Ce monde, cette terre nous est confiée et ce n'est sûrement pas pour la mépriser. Vous vous souvenez : « Et Dieu vit que cela était bon », dans la Genèse. Non cette interprétation ne peut pas être celle que Matthieu veut faire entendre à ses contemporains, juifs convertis. Ce monde nous devons nous y investir. Nous sommes appelés, tout comme Jésus l'a fait, à marcher dans ce monde, à l'aimer, à aimer ses habitants. Nous sommes appelés à nous mettre au service les uns des autres. Notre mission n'est pas désincarnée. Le sacré c'est l'homme.

Mais pour autant notre humanité ne se limite pas à ce lien au monde et à nos frères. Sachons reconnaître que cet amour des autres que nous arrivons, pas toujours peut-être, à vivre vient de plus grand que nous, de plus loin que nous. L'amour que nous laissons passer à travers nous, parfois jusqu'à nous en étonner, vient de Dieu. Non je devrais dire, à la suite de St Jean, est Dieu : l'amour que nous laissons passer à travers nous, parfois jusqu'à nous en étonner, EST Dieu. Je laisse passer par mon entremise l'amour de mon prochain. Je laisse donc passer Dieu à travers moi. Je suis appelé à la divinité ainsi. « Vous serez parfaits comme le père céleste est parfait ». Dieu s'est fait homme pour que l'humanité devienne Dieu. Yves Burdelot a écrit un livre qui s'intitulait *Devenir Humain*, humain avec un H majuscule. Et dans ce livre il écrit en forme de clin d'œil : « Le chaînon manquant entre le singe et l'Homme, c'est nous ! » Nous sommes appelés à cette humanité pleine. Et c'est Jésus qui le premier a fait cette route, c'est lui qui nous montre comment faire. Lui, il y est arrivé. Mettons nos pas dans ses pas et tout en rendant à César ce qui est à César, c'est à dire tout en restant au plus concret de nos vies, de notre condition de terrien, nous rendrons à Dieu ce qui est à Dieu, cet amour qui nous fait nous effacer devant l'autre, qui nous fait vivre, cet amour qui fait grandir mes proches.

Dominique

Ce moment d'Evangile se situe dans le même contexte de confrontation que les épisodes précédents, où Jésus entre en conflit avec les chefs du peuple d'Israël.

L'évangile de Matthieu aurait été écrit, disent les historiens, pour enseigner les judéo-chrétiens vivant en Syrie dans les années 80 à 90, et on peut être surpris par la virulence de l'évangéliste envers le judaïsme de son temps, principalement à l'encontre des pharisiens qui seront ici qualifiés d'hypocrites.

La clé de compréhension se trouverait dans l'histoire de ces premières communautés qui se sont déplacées de Jérusalem et de Palestine où elles vivaient avant la destruction du temple en 70. En effet, ces juifs d'avant 70, ayant reconnu en Jésus le Messie, se sont d'abord compris envoyés vers Israël, l'invitant à reconnaître son messie. Cette mission a échoué et après la destruction du temple en 70, ils se sont trouvés rejetés par les responsables religieux du judaïsme et ont dû émigrer. La rupture avec Israël est devenue inévitable, le pilier de la Foi n'étant plus la Loi mais la reconnaissance du Christ comme messie qui a autorité sur elle.

Ici, ce sont les pharisiens qui provoquent et cherchent à piéger Jésus.

Au prétexte d'un gage de vérité et de franchise, ils demandent un avis « indépendant » de toute influence.

La question porte sur le tribut à payer à César, la contribution d'assujettissement imposée par le vainqueur (l'empire romain) sur le vaincu, la Palestine. Les Juifs haïssaient cet impôt, signe de leur asservissement et ils pensaient ne le devoir qu'aux chefs religieux.

Si Jésus décidait la question en faveur du tribut, il prenait position pour le pouvoir Romain. Si, au contraire, il se prononçait contre l'impôt, les hérوديens auraient témoigné contre lui et l'auraient fait condamner par le procureur romain, comme excitant à la révolte.

Avant de répondre, il leur demande s'ils détiennent cette monnaie et ce qui est inscrit dessus. Puisqu'elle est la manifestation palpable du pouvoir romain, elle ne peut appartenir qu'à César et doit lui être rendue. Il fallait donc payer l'impôt et remplir toutes les obligations civiles du citoyen envers l'empereur.

Il aurait pu s'arrêter à cette réponse mais il ajoute « et à Dieu ce qui est à Dieu » On peut d'ailleurs remarquer qu'il ne demande pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

La réponse de Jésus ne peut appeler aucune critique, car elle l'élève au-dessus du conflit des partis. Aussi les adversaires s'en allèrent sans avoir trouvé dans la réponse de Jésus le moindre prétexte de l'accuser.

Je trouve cette phrase absolument extraordinaire. Car elle oppose à la fois fortement le pouvoir temporel et la réalité divine et elle évoque en même temps leur conciliation. Jésus ouvre un espace au politique mais affirme en même temps qu'aucun César ne peut demander ce qui est de Dieu. L'empereur a créé une monnaie à son effigie qui lui revient de droit. Dieu nous a créés, nous dit la Bible, à son image, ce faisant il nous donne sa vie. La clé de compréhension ne serait-elle pas justement dans l'opposition entre le « dû » et le « don » ?

Ce qui est à Dieu ou je préfère dire « de Dieu », c'est le don qu'il nous a fait de lui-même à travers son fils.

Dès lors, on peut comprendre que rien ne nous empêche de répondre à une demande de la société civile car ce qui est de Dieu se place sur un autre champ, celui de la puissance de l'Esprit et du don total de l'amour.

Chers amis, que ce passage d'Evangile éclaire notre conscience à chaque fois que nous aimerions enfermer le message du Christ dans les affaires et les relations de pouvoir de la société civile ou de l'Eglise et restons attachés à remettre à Dieu nos engagements dans ces mêmes organisations.

Christiane

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Combien de fois entendons-nous cette parole, et à tout propos ! Souvent pour justifier la séparation de l'Église et de l'État, du religieux et du politique, comme si on pouvait séparer complètement la dimension spirituelle et la dimension matérielle de notre réalité humaine.

Cette interprétation du passage dont il est question est assez réductrice !

Situons donc les événements dans leur contexte, afin de pouvoir comprendre cette réponse de Jésus le plus justement possible !

Ce texte a été écrit par Matthieu, pour une communauté chrétienne qui vivait des conflits avec les Romains bien sûr, mais surtout avec les Juifs qui considéraient le christianisme comme une secte redoutable et dangereuse, ne l'oublions pas !

D'autre part, et cela du temps de Jésus, les gens étaient surtaxés et surimposés. Il y avait un impôt qui était prélevé pour le roi Hérode, un autre pour le temple de Jérusalem et les prêtres, et un autre pour l'empereur de Rome, en plus des douanes, des taxes et de péages que tous les Juifs devaient assumer...

De plus, l'empereur de Rome, César Auguste s'étant divinisé lui-même, se faisait représenter sur la pièce de monnaie, ce qui choquait certains dirigeants juifs qui refusaient, non seulement de payer l'impôt à César, mais même d'utiliser sa monnaie.

Ce contexte permet de mieux comprendre la question posée par les pharisiens à Jésus, car s'il dit oui, il est de connivence avec les romains, s'il dit non il encourage la rébellion et les mouvements extrémistes comme les zélotes, ils savaient donc bien que c'était un piège. Mais le piège s'est retourné contre eux ! Car Jésus, au lieu de répondre, leur demande de lui montrer ces fameuses pièces, et de lui dire ce qu'il y a dessus ! Il s'est doublement retourné contre eux, car d'abord, en la sortant de leur poche, ils avouaient en quelque sorte qu'ils étaient de ceux qui se compromettaient avec le pouvoir de l'occupant, eux, les pharisiens, qui étaient censés ne pas le faire, et d'autre part puisque ces pièces étaient à l'effigie de César, il ne restait plus qu'à le lui rendre !

Mais si l'on rend à César ce qui est à César, c'est à dire son image et l'inscription de sa puissance et de son pouvoir ; que faut-il donc rendre à Dieu, qui lui appartienne, où donc est inscrit l'image de ce Dieu d'Israël et des chrétiens ?

Sa loi est inscrite au plus profond de nos cœurs, dit Isaïe. Ainsi que son image, ne sommes-nous pas créés à l'image de Dieu ? « Les vrais adorateurs, ce sont ceux qui adorent le Père en esprit et vérité », dit Jésus à la femme de Samarie.

Comme le dit saint Augustin :

« De même que César cherche son image sur une pièce de monnaie, Dieu cherche son image en ton âme. Rends à César, dit le Sauveur, ce qui appartient à César. Que réclame de toi César? Son image. Que réclame de toi le Seigneur? Son image. Mais l'image de César est sur une pièce de monnaie, l'image de Dieu est en toi ».

4° séance – samedi 15 novembre 2014 – 9h30-12h – Ste Jeanne d’Arc

Textes du 33° dimanche du temps ordinaire :

- **Pr 31**

La femme vaillante, qui donc peut la trouver ? Elle est infiniment plus précieuse que les perles. Son mari peut avoir confiance en elle : au lieu de lui coûter, elle l'enrichira. Tous les jours de sa vie, elle lui épargne le malheur et lui donne le bonheur. Elle a fait provision de laine et de lin, et ses mains travaillent avec entrain. Sa main saisit la quenouille, ses doigts dirigent le fuseau. Ses doigts s'ouvrent en faveur du pauvre, elle tend la main au malheureux.

Décevante est la grâce, et vaine la beauté ; la femme qui craint le Seigneur est seule digne de louange. Reconnaissez les fruits de son travail : sur la place publique, on fera l'éloge de son activité.

- **Ps 127**

**R/ Heureux le serviteur fidèle :
Dieu lui confie sa maison !**

Heureux qui craint le Seigneur
et marche selon ses voies !
Tu te nourriras du travail de tes mains :
Heureux es-tu ! À toi, le bonheur !

Ta femme sera dans ta maison
comme une vigne généreuse,
et tes fils, autour de la table,
comme des plants d'olivier.

Voilà comment sera béni
l'homme qui craint le Seigneur.
Que le Seigneur te bénisse tous les jours de ta vie,
et tu verras les fils de tes fils.

- **1Th 5, 1-6**

Frères, au sujet de la venue du Seigneur, il n'est pas nécessaire qu'on vous parle de délais ou de dates. Vous savez très bien que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. Quand les gens diront : « Quelle paix ! quelle tranquillité ! », c'est alors que, tout à coup, la catastrophe s'abattra sur eux, comme les douleurs sur la femme enceinte : ils ne pourront pas y échapper. Mais vous, frères, comme vous n'êtes pas dans les ténèbres, ce jour ne vous surprendra pas comme un voleur. En effet, vous êtes tous des fils de la lumière, des fils du jour ; nous n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres. Alors, ne restons pas endormis comme les autres, mais soyons vigilants et restons sobres.

- **Mt 25, 14-30**

Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il disait cette parabole : « Un homme, qui partait en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. Puis il partit.

Aussitôt, celui qui avait reçu cinq talents s'occupa de les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un creusa la terre et enfouit l'argent de son maître. Longtemps après, leur maître revient et il leur demande des comptes. Celui qui avait

reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit : 'Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.'

Celui qui avait reçu deux talents s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné deux autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître.'

Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit : 'Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient.'

Son maître lui répliqua : 'Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. Car celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance. Mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dehors dans les ténèbres ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents !' »

Bénédicte

En lisant les trois textes de ce jour, en lien véritable, une pensée s'impose à moi. Matthieu cherche à nous partager, à faire entrer en nous : que Dieu quoiqu'il arrive est avec nous, en nous tous les jours jusqu'à la fin des temps. Nous ne savons ni l'heure, ni le moment où il reviendra, mais peu importe, ce qui est important c'est que nous soyons, fidèles à son message dans l'attente de sa venue, fructifiant les dons dont il nous a pourvu.

Prenons le temps de découvrir ces trois textes, ils prennent une saveur nouvelle, habités par le Seigneur qui œuvre en nous, ouvrons-nous à sa confiance, jusqu'à ce que son règne vienne sur la terre comme au ciel.

Comme la femme vaillante, non pas esclave d'un rôle de femme à tout faire dans sa maison, juste pour rendre son mari, j'oserai dire son homme heureux. Non, cette femme toute habitée du Seigneur qui est présente dans tout le quotidien, attentive, pour qu'autour d'elle, ne soit qu'harmonie, disponibilité, jusqu'à ouvrir les doigts vers l'autre « en faveur » du frère en difficulté.

Femme vaillante, c'est-à-dire vigilante, pour être là au moment où il faut, à l'écoute ; ouverte au Seigneur, ce que nous rappelle avec vivacité St Paul qui nous suggère de rester dans la lumière, « Fils de lumière, fils du jour ». Restons dans la clarté du Dieu vivant, soyons présents à ses appels, ne nous endormons pas, mais tâchons chaque jour, de ne pas oublier que le Seigneur nous veut debout devant lui, emplis de son Amour et de sa confiance habités par sa force. Sachons l'attendre, soyons prêts lorsqu'il reviendra. C'est cela que le Seigneur cherche à nous faire comprendre, quand il sème ses dons. Peut-être peu de choses comme il le dit, 5, 2, 1 talents, un don... mais,

Le Seigneur nous connaît bien avant que nous ayons été engendrés dans le sein de notre mère, il connaît nos forces et nos faiblesses, il ne cherche pas à nous écraser, à charger la mule, il va selon nos capacités se manifester à nous pour que nous puissions partager, diffuser son Amour... Laissons-nous porter par lui et ouvrons nos cœurs simplement, pour faire connaître le Seigneur par toute la terre et être ses témoins. Sachons selon ce que nous avons reçu nous ouvrir aux desseins de Dieu. Sachons face à lui rester dignes de la confiance et de la joie d'un Jésus mort et ressuscité pour nous, soyons prêts quand il viendra à le louer, l'acclamer, le glorifier, et rentrer comme il nous le dit dans « sa joie », comme si nous rentrions dans sa maison.

Pourquoi un des serviteurs n'a-t-il pas suivi l'audace des autres, il est resté penché, recroquevillé, fermé sur lui-même, comme quand il est allé cacher son talent, il a eu peur du maître, qu'il décrit dur et exigeant ! Mais l'Amour n'est-il pas exigeant ? C'est lui qui nous fait grandir, comme la femme courbée depuis 18 ans par un esprit mauvais, le Seigneur pris de pitié, la voit, il la guérit, et lui impose les mains, et elle redevient toute droite (Lc 13, 10-17). Elle se met à glorifier Dieu. Elle découvre l'Amour de Dieu, comme la femme vaillante des Proverbes, elle craint Dieu, dans le sens, elle le respecte, car pour vivre selon les dons de Dieu, il faut être actifs, dire OUI, avoir avec Dieu une relation claire, basée sur la reconnaissance, et si il va là où nos cœurs sont parfois vides, si il va là où le grain ne pousse pas, il n'y va pas pour nous faire peur, pour nous avilir mais au contraire pour nous démontrer que, là où il est, il y a son Amour ; là où il va nous chercher, il y a son infinie tendresse, cette confiance totale qui nous laisse libres de le rencontrer. Aussi ne soyons pas comme le serviteur peureux qui vit par procuration dans la crainte du retour du maître, gardons dans notre cœur cette exigence d'Amour qui nous redresse plutôt que d'asservir, soyons ouverts à la lumière que le Seigneur met en chacun de nous. Sachons le reconnaître en nos frères et mettons-nous gaiement au travail.

Pour cela, sœurs et frères, sommes-nous suffisamment à l'écoute de notre Seigneur ? Savons-nous être attentifs, discerner ce qu'il nous dit au fond de nous, savons-nous nous asseoir et le prier avec l'aide de l'Esprit-Saint ? Car son règne n'est-il pas déjà parmi nous ?

Loïc

Voilà une parabole bien connue. « Talent » est pour nous un terme dont le sens ne fait pas question. Qui sait aujourd'hui que le talent, avant d'être le don, la capacité créatrice ou inventive singularisant fortement quelqu'un est d'abord une unité de poids (une vingtaine de kilos !) puis une unité monétaire représentant une somme énorme ? Un talent valait 6000 deniers. Un dernier était le salaire journalier d'un ouvrier ou d'un soldat. Un talent représentait donc 17 années d'un tel salaire ! Et donc 5 talents, 2 talents...

On peut lire cette parabole de deux façons. Pour la première façon de lire les « talents », c'est la métaphore du « lot », du sort, du destin, de la place que le créateur, Dieu, assigne à chacun dans le monde et dans la vie. Ce « lot » revient à chacun « selon ses capacités », dit le texte, autrement dit, de telle sorte que ce que chacun a à faire dans ce monde et cette vie, il peut le faire. Vision optimiste, providentielle qui s'accompagne d'un versant « autoritaire » : si ce que chacun a à faire dans le monde et la vie, il peut le faire, alors s'il ne le fait pas, il aura à en rendre compte. Nous sommes en Mt 25, la parabole précède immédiatement la scène du jugement dernier. L'idée de jugement est tellement ancrée dans nos imaginaires, dans l'imaginaire religieux en général, que nous en oublions l'extraordinaire subversion dont elle est l'objet dans l'évangile. Bref, le pivot, souvent inconscient, de cette première façon de lire réside dans la façon dont est énoncée la péripétie qui survient au début du deuxième paragraphe : « Longtemps après leur maître revient et il leur demande des comptes. » Au jugement dernier il nous sera demandé compte de l'usage que nous aurons fait de nos talents, autrement dit de la mission à nous confiée par le créateur en cette vie et en ce monde.

Il existe une autre lecture possible de cette parabole. Et elle est fortement liée à la précision de la traduction. Marie Balmory a fait là-dessus un travail extrêmement éclairant. Par exemple, là où le lectionnaire dit : « Il leur confia ses biens », « les talents que tu m'as confiés », le verbe utilisé signifie transmettre, livrer, remettre, donner. Il ne s'agit nullement d'un dépôt ou d'un prêt mais d'un don sans retour. C'est bien d'ailleurs ce qui est dit plus loin : « Il donna » au premier cinq, au second deux, au troisième un. Et le don fait est avisé, attentionné : « à chacun selon ses capacités ». Il ne suffit pas de donner en effet, il faut tenir compte de la capacité du donataire à recevoir le don.

Et là où le lectionnaire dit : « Leur maître revient et il leur demande des comptes », le texte dit seulement qu'il « vient » et le verbe utilisé ensuite peut tout aussi bien se traduire par : « Il leur demande de raconter, de lui faire un compte-rendu. » La tonalité est toute différente : à la figure d'un maître et surveillant rigoureux, en surplomb par rapport à des serviteurs chargés d'un tâche dont la finalité ne leur appartient pas vraiment, se substitue celle d'un voyageur qui n'avait pas prévu de revenir et qui demande qu'on lui raconte ce qu'on est devenu depuis tout ce temps. Et ce que les deux premiers racontent, c'est comment a fonctionné pour eux le don.

L'anthropologie nous apprend qu'au fondement de tous les groupements humains il y a la séquence donner-recevoir-rendre. Pas d'humanité possible si l'on ne sait pas donner,

pas de don possible si l'on ne sait pas recevoir, et pas de réception du don si l'on ne sait pas rendre.

Mais, contrairement à ce que l'on pense souvent, donner, quand le don est « ajusté », n'a pas pour but d'endetter quelqu'un, de l'installer dans la dépendance. Donner à quelqu'un dont on a au préalable tenu compte de la capacité à recevoir, cela consiste à augmenter sa liberté, à lui permettre de déployer pleinement cette liberté. Et ce qui suit le don quand celui-ci est ajusté, ce n'est pas un pur et simple « rendu » – ce qui revient à l'annuler – mais son « rendement » ce qui revient à le relancer, le donataire devenant donateur à son tour : « Entre dans la joie de ton maître. » Là où il y a du don il n'y a plus ni maître ni serviteur : il n'y a que des êtres libres, employés à concrétiser leur liberté par la stimulation, l'encouragement de la liberté des autres.

Or ces deux possibilités de lecture en question sont suggérées par le texte lui-même – c'est ce qui fait sa grande force. Le troisième « serviteur » est précisément celui qui n'a pas compris le don comme don : c'est pour lui un dépôt, un prêt qu'il faut restituer, rembourser, annuler. La question à nous posée est donc celle-ci : comment vivons-nous notre condition de créature ? Comme une dépendance par rapport à un maître surveillant qui nous maintient sous son contrôle et nous demande des comptes ? Ou comme une liberté qui fait de chacun de nous des co-créateurs, les auteurs confiants et fiers de leur propre histoire ? Les ténèbres dans lesquelles se retrouve le troisième serviteur ne seraient-elle pas celles dans lesquelles il s'est installé lui-même en ne questionnant pas la figure tutélaire par laquelle il se laisse écraser ?

Dis-moi quel est ton Dieu, je te dirai qui tu es.

Erick

Mais quel est ce dieu ? Violent, injuste ! Mais c'est insupportable ! Mais quelle violence ! Où est ce Père consolateur, lent à la colère et plein d'amour ? Où est ce Père compatissant, qui nous aime malgré nos limites, malgré nos défauts ? Je lis : Il donne « à chacun selon ses capacités » donc celui qui n'a qu'un talent c'est celui qui a le moins de capacités et c'est le plus puni : on lui arrache le peu qu'il a reçu !

Le maître, il ne récuse pas de se reconnaître dans ces qualificatifs : « Je savais que tu es un homme dur ». Et il répond : « Tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. » Et puis après tout, en partant, il confie ses biens à ses serviteurs. Mais il ne leur dit pas de les faire fructifier !

Quelle image de Dieu, mes amis ! Mais quelle image ! Et pourtant c'est bien un texte canonique ! C'est ce texte que l'Église nous propose ce dimanche. C'est bien ce texte que Matthieu a rédigé dans les années 80 - 90. Bon, ses lecteurs sont des juifs. De plus, ils sont en train de vivre une grave crise : la destruction du temple a eu lieu il y a une dizaine d'années et la communauté chrétienne se sépare du judaïsme. Or les juifs connaissent bien le genre apocalyptique (apocalypse, ça veut dire révélation). Ce langage est présent dans le premier testament, tout particulièrement dans le livre de Daniel. Depuis le début du chapitre 24 jusqu'à la fin de ce 25°, Matthieu a réuni des « révélations » sur la fin des temps. Il met dans la bouche de Jésus ce genre apocalyptique. Ces textes, de style apocalyptique, ont toujours été écrits dans des périodes troublées. Le langage est très codé. Les images sont souvent difficiles à décoder. Mais bien sûr, ces deux chapitres ne sont pas à séparer du reste de la Bonne Nouvelle, du reste du message central de Jésus : la compassion de Dieu, un Père débordant d'amour. Jésus vient nous libérer de tout ce qui nous empêche de vivre une vie digne et heureuse.

Peut-être qu'il y a une autre entrée dans ce texte : il « creusa la terre et enfouit l'argent de son maître » ! Il a PEUR. Il a peur de perdre ce talent unique qu'il a reçu. Et c'est quoi nos talents ? Ils sont où nos talents ? Ils sont là nos talents, ils sont l'amour dont nous sommes capables. N'oublions pas que nous sommes créés à l'image de Dieu (Gn 1, 27), nous sommes créés à l'image de Dieu, nous sommes créés à l'image de l'Amour, nous sommes « programmés » pour l'amour, nous sommes « programmés » pour aimer. Nous sommes à l'image de l'Amour !

Et quoi ? C'est en aimant que nous faisons grandir l'amour. Plus il est « utilisé », cet amour, plus il fructifie, plus il s'amplifie. Et lui, il a PEUR. Après tout, s'il était certain que tout talent utilisé revient multiplié, il n'aurait pas peur !

Les deux autres serviteurs, eux, ils utilisent ces talents. Du coup ils se multiplient. 100% de progression ! Deux pour deux, cinq pour cinq ! Quelle efficacité ! Mais le troisième, le peureux, il n'a pas compris que l'amour se multiplie en étant « placé », en étant utilisé, nous dirions partagé. Il n'a pas compris, ou il n'a pas voulu prendre ce risque d'aimer. Et c'est probablement pour cela qu'il se sépare du reste de l'humanité. Ce « serviteur bon à rien », qu'il faut jeter « dehors dans les ténèbres ». Si le maître dit de le jeter dehors c'est bien parce qu'il s'est exclu lui-même de l'humanité. Il n'est plus humain, il n'est pas aimant. Il s'est exclu du Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu c'est l'humanité sauvée, rachetée par Dieu, rassemblée à ce grand festin, dans la joie infinie de l'amour partagé.

Mes amis, ne soyons pas peureux, soyons comme les deux autres serviteurs. N'enterrons pas l'amour dont nous sommes dépositaires. Cela nous rabougrirait, ça nous renfermerait sur nous-même. Ça nous couperait du reste de l'humanité. Nous nous retrouverions dans les ténèbres, pleurant et grinçant des dents... Non, définitivement le langage apocalyptique, ça ne fait pas très moderne, alors disons ça nous couperait de Dieu et du reste de l'humanité.

Dominique

La parabole des talents a d'abord été racontée par Jésus à l'intention de ses adversaires puis elle a été reprise par les prédicateurs des communautés primitives. Elle précède la catéchèse sur le jugement dernier qui répondra à la question laissée en suspens par ce texte.

Sont mises en scène les relations d'un homme et de ses serviteurs qui s'inscrivent, semble-t-il, dans une logique financière. Partant pour un long voyage, il leur laisse ce qui lui appartient. Tout ce qui lui appartient ? En tout cas son bien le plus précieux qui laisse en confiance. Bien plus tard, revenant, il demande des comptes. Rien d'étonnant, ayant confié des biens matériels en espèces sonnantes et trébuchantes, il espère récupérer son bien. Ces deux scènes séparées par la longue absence du maître, ouvrent à deux chemins de réflexion.

Je vous propose d'entrer dans le premier en observant l'attitude du maître et les relations qui le lient aux trois serviteurs.

La même reconnaissance est appliquée aux deux premiers qui ont gagné des talents supplémentaires tandis que la colère s'abat violemment sur le troisième qui, animé par la peur du maître, a préféré enterrer ce qui lui a été confié. Il restera enfermé dans le statut du serviteur d'un maître dur. Ce dernier n'a pas accueilli le bien laissé en confiance ; il n'en a rien fait ; il obtient le type de relation induite par la représentation qu'il a de son maître.

Les pas de notre chemin spirituel nous emmènent également vers la recherche de la nature du don fait par le maître et ce qu'il devient. Le nature de ce don n'est-elle pas tout entier décrite par ce petit bout de phrase : « Il leur confia ses biens ». Cette confiance est reprise par la parole des serviteurs au retour du maître. Mais faire confiance ne suffit pas, il faut bien un engagement volontaire pour gagner les talents supplémentaires. Le texte des proverbes décrit le travail de la maîtresse de maison qui permet autour d'elle la confiance, donne le bonheur, entretient la générosité. Les serviteurs et la femme de la Bible, qui ont accueilli le don de Dieu et l'ont fait vivre dans un engagement fidèle obtiennent rétribution. La mesure de la rétribution n'est pas calculée à l'aune de ce qu'ils ont reçu.

La femme reçoit la reconnaissance de son travail par « éloge en place publique » et les serviteurs entrent dans la joie du maître. La relation de servitude et de domination est abolie au profit d'une relation libre où les serviteurs vont participer eux mêmes à la vie et à la joie du maître. Les dons et le travail de la femme seront rendus visibles et reconnus comme dignes de louange, accédant ainsi à la dignité construite dans la relation à Dieu.

Quelle représentation avons-nous du maître ? Avons-nous tendance à craindre sans cesse de perdre ce qui nous est donné par un Dieu injuste, vengeur, avide de retour sur investissement ? Auquel nous devrions des intérêts au terme de notre vie ? Le Christ nous dit que ce n'est pas le retour sur investissement qui est attendu.

De quelle nature est le don qui nous est fait ? A quel type de rétribution la contribution divine nous invite-t-elle ?

Le Christ nous invite à regarder la bonté de Dieu qui nous fait confiance, donne totalement et n'attend pas mais espère ainsi notre engagement volontaire fidèle pour nous faire entrer dans sa joie. Je le comprends comme une invitation à entrer dans la vie même de Dieu, à participer à la fête, à être à ses côtés, à nous délivrer du statut de serviteur apeuré, incapable de reconnaître la nature du don qui nous est fait, ni d'en vivre.

Car la nature du talent, de ce don gratuit, qu'est-elle d'autre que la vie elle-même et, je le crois, ce Christ vivant qui nous invite à comprendre et aimer le monde comme lui nous l'a montré.

Après avoir cheminé dans la compréhension de ce qui nous est dit de Dieu, mon regard se tourne vers vous, mes amis, vers les proches ou moins proches...

Savons-nous entrer dans nos relations humaines avec cette confiance donnée a priori, ce don précieux qui respecte la personne, ne l'enferme pas dans ses limites, lui permet de vivre pleinement ? Il est alors intéressant de rejoindre ici la signification du talent au sens d'habileté, capacité en devenir, et ouverture à la vie, celle qui fait tenir debout !

Mes amis, cette parabole me donne à croire au don de la vie qui vient de Dieu et me donne à espérer que cette vie donnée aux hommes permette de faire tenir debout d'autres hommes pour qu'ensemble nous transmettions cette vie... mais comment s'y prendre ?

Le texte suivant sur le jugement dernier nous en donnera la clé.

Christiane

Ah ! Cette fameuse parabole des talents ! Elle en suscite des réactions ! Nous la connaissons bien, et la plupart du temps nous l'interprétons comme : « Comment faire fructifier les talents que nous avons reçus ? » Les talents pouvant être la richesse, les qualités, les savoirs, les capacités de tous ordres... tout ce que nous avons reçu à la naissance ou acquis au fur et à mesure de la vie... pourquoi pas ?

Ce texte est une des dernières paraboles, dernières paroles de Jésus, d'après Matthieu, c'est presque son message ultime, (comme disait Erick : Jésus meurt 2 chapitres plus loin) regardons-le donc avec l'importance qu'il porte. Ce sont des textes qui parlent du retour du Fils de l'homme, veiller pour ne pas être surpris, comment s'y préparer... elle se situe juste avant la parabole du jugement dernier.

Ici on voit un homme qui s'apprête à partir pour un long voyage et qui donne tous ses biens à chacun de ses serviteurs. Pas n'importe comment, mais pas de façon égale, comme on le souligne quelquefois. « Chacun selon ses capacités. » Il les connaît donc bien, et il leur fait confiance. Il donne, il ne demande rien et il s'en va. Et ce qu'il donne, remarquons-le au passage, c'est énorme ! **Un** talent, j'ai lu quelque part que c'est 34 kg d'or, c'est-à-dire 15 à 20 années de salaire pour un ouvrier ! Une fortune !

Il part... et un beau jour, sans doute après un long temps, il revient – sans prévenir. Et il s'assied auprès de chacun d'eux non pas pour « régler les comptes », mais pour regarder ensemble ce qu'ils ont fait de ce qu'ils ont reçu. (Ceci d'après la traduction que Marie Balmory donne à partir du texte grec). Que constate-t-il ? Les deux premiers serviteurs sont tout heureux de lui montrer ce qu'ils ont fait de leurs talents et tout ce que cela a produit. Ensemble, ils s'en réjouissent et, dans cette joie, le maître est prêt à leur confier bien plus encore !

Et le troisième ? Que se passe-t-il donc avec celui-là ?

Il a eu peur et il est allé l'enterrer pour ne pas se le faire voler, il rend donc le talent qui lui a été confié. Son maître ne lui a rien demandé, et certainement pas de le lui rendre, il avait donné un talent, il faisait le point. Comme avec les autres.

Mais lui a peur et il re-donne – se croyant sans doute irréprochable avec ses critères à lui ! Mais il se trompe ! Car c'est précisément cela que lui reproche le maître. C'est de projeter sur lui, le maître, cette peur, cette défiance qui l'habitent lui, le serviteur. De n'être pas capable de s'ouvrir à l'autre et de le comprendre. Et ce serviteur finalement se condamne lui-même : « Seigneur, je savais que tu es un homme dur, tu moissonnes là où tu n'as pas semé... » Il refuse la relation et la confiance. Il reste seul. Il s'enferme lui-même dans les ténèbres, « là où il y a des pleurs et des grincements de dents ! »

Que retenir pour nous aujourd'hui ? Comme disciples du Christ, nous sommes responsables de la foi et de l'espérance, ces talents qui nous sont confiés.

Prenons-nous des risques ? L'Eglise, dont nous sommes, ose-t-elle des voies nouvelles ou reste-t-elle crispée sur les doctrines, les dogmes, les lois qui ont été écrites pour un autre temps ? Avec la peur d'inventer ?

Patrick Jacquemont écrit : « Dis-moi quel visage tu donnes à Dieu et je te dirai ce que tu es capable de recevoir de lui. » Avons-nous cette image de Dieu qui « donne » à profusion ? Qui n'attend en échange que notre joie et reconnaissance ?

La peur, nous dit la parabole, est la pire des conseillères. On peut se tromper, l'Amour est plus fort que nos erreurs, mais l'Amour ne peut rien pour celui qui a peur, qui fuit, qui désespère...

Alors risquons-nous, osons faire fructifier les dons reçus, et cette foi qui nous anime ! « N'ayez pas peur », dit Jésus bien souvent, Jean-Paul II l'a répété, c'est une parole essentielle pour nous ! **N'ayons donc pas peur !**

5° séance – samedi 6 décembre 2014 – 9h30-12h – St Bertrand

Textes sélectionnés pour une célébration d'obsèques :

- **Sg 3, 1-9**

Mais les âmes des justes sont dans la main de Dieu ; aucun tourment n'a de prise sur eux.
Aux yeux de l'insensé, ils ont paru mourir ; leur départ est compris comme un malheur, et leur éloignement, comme une fin : mais ils sont dans la paix.
Au regard des hommes, ils ont subi un châtement, mais l'espérance de l'immortalité les comblait.
Après de faibles peines, de grands bienfaits les attendent, car Dieu les a mis à l'épreuve et trouvés dignes de lui.
Comme l'or au creuset, il les a éprouvés ; comme une offrande parfaite, il les accueille.
Au temps de sa visite, ils resplendiront : comme l'étincelle qui court sur la paille, ils avancent.
Ils jugeront les nations, ils auront pouvoir sur les peuples, et le Seigneur régnera sur eux pour les siècles.
Qui met en lui sa foi comprendra la vérité ; ceux qui sont fidèles resteront, dans l'amour, près de lui. Pour ses amis, grâce et miséricorde : il visitera ses élus.

- **Rm 8, 18-23**

J'estime, en effet, qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée pour nous.
En effet, la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu.
Car la création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu.
Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore.
Et elle n'est pas seule. Nous aussi, en nous-mêmes, nous gémissons ; nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption et la rédemption de notre corps.

- **Lc 12, 35-40**

« Restez en tenue de service, votre ceinture autour des reins, et vos lampes allumées.
Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte.
Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis : c'est lui qui, la ceinture autour des reins, les fera prendre place à table et passera pour les servir.
S'il revient vers minuit ou vers trois heures du matin et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils !
Vous le savez bien : si le maître de maison avait su à quelle heure le voleur viendrait, il n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison.
Vous aussi, tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra. »

Bénédicte

Vous êtes aujourd'hui dans la tristesse d'une personne qui désormais vivra non pas avec vous mais en vous. Elle va être source de souvenirs partagés entre les uns et les autres, et d'emblée vous accompagnera autrement. Vous avez choisi pour témoigner de votre amour pour elle ce texte de St Luc chap 12 versets 35 à 40, car nous sentons tous en nous que la Vie est plus qu'un simple passage sur terre où les événements qui peuplent et emplissent nos vies ne sont pas de simples moments à passer, mais qu'ils nous remuent, nous atteignent, nous rendent heureux ou malheureux, mais qu'ils nous font avancer, nous transforment, nous remuent d'une manière particulière qui nous pousse dans l'intimité de chacun, à nous poser des questions, nous sentons à des degrés divers que nos vies ont un autre sens que le terrestre.

Quand St Luc écrit ce texte, nous sommes environ 40 ans après la mort de Jésus. Luc est médecin, attentif aux autres, il a appris à connaître Jésus et à croire en lui à travers St Paul, qui deviendra son ami. Il découvre Jésus et son Amour pour les hommes s'en trouve transformé, il n'a alors de cesse que d'écrire le message du Christ pour le transmettre et le partager. Il le fait avec délicatesse, touché par l'extrême bonté de Jésus. Il cherche à tout moment à ce que chacun nous prenions soin les uns des autres. Alors, que nous enseigne Jésus à travers son serviteur qui doit se tenir éveillé pour accueillir son maître ?

Etre en état de service, c'est être attentif à ce que tout soit en ordre, anticiper ce que veut le maître, être présent à ses désirs, mais pas n'importe comment, car ce serviteur est éveillé, on pourrait dire réveillé, il ne dort pas, il est présent, ce que veut son maître il le sait, mais ne pouvons-nous pas l'interpréter autrement ? Quand nous sommes éveillés, ne sommes-nous pas dans l'envie de découvrir, de connaître, de chercher. C'est s'ouvrir à tel ou tel sujet, être curieux, poussé à aller vers ce qui nous intéresse.

Aussi, chers Amis, aujourd'hui réunis pour comprendre un peu mieux ces sentiments d'Amour, de tristesse, parfois de révolte que nous avons et qui sont légitimes, le Seigneur nous demande de ne pas nous renfermer, mais d'aller vers ceux qui nous entourent. Nous intéresser à eux, pour que nous puissions rencontrer cet Amour que Dieu nous donne. Etre éveillés, c'est cela, être debout avec notre cœur, confiant pour que notre regard devienne plus profond, plus vrai pour savoir regarder celui que nous reconnaissons comme notre frère en humanité et en Dieu, et de ce fait, nous mettre à l'écoute de tous ceux que nous rencontrons sur le chemin de nos vies. Etre veilleurs, serviteurs, c'est être dans cette attention toute particulière, pour reconnaître dans chacun de nous quelque chose de Dieu.

Aussi, mes frères, ce don de Dieu, cette Paix qui nous vient du cœur, sachons la voir au milieu de nous tous, comme présence bienveillante du Seigneur qui se donne à découvrir.

Ainsi avec votre proche et Ami déjà présent en lui, car si nous sommes tous ici ensemble c'est que nous croyons à la résurrection des morts, écoutons et faisons raisonner en nous ces paroles du chap 3 de la Sagesse.

« Les âmes justes ; elles sont dans la main de Dieu et nul tourment ne les atteindra plus. Aux yeux des insensés, ils passèrent pour morts, et leur départ sembla un désastre, leur éloignement une catastrophe, pourtant ils sont dans la Paix. »

Je vous souhaite à tous, en accompagnant votre proche et ami, d'être, comme il l'est maintenant, habités de cette paix que le Seigneur nous donne de partager entre tous. Apprenons comme un serviteur loyal et fidèle à la discerner, à la découvrir, à la comprendre partout où nous sommes.

Loïc

« Vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ignorez que le Fils de l'homme va venir. » Que d'images sont spontanément associées à ce verset de l'Evangile, et pas des plus consolantes : le jugement, et un jugement que l'on dit dernier, parce qu'il est sans appel, la « pesée » des âmes, le tri entre les bons et les méchants (les brebis et les chèvres de Mt 25), la sentence, le paradis pour les uns, l'enfer pour les autres, etc. On ignore le plus souvent que ces images sont très anciennes, qu'elles sont loin d'être spécifiquement chrétiennes puisqu'elles sont présentes dans toutes les cultures du bassin méditerranéen : chez les Egyptiens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, etc. Si nous tenons l'évangile pour une bonne nouvelle, comment se peut-il que nous semblions y retrouver ces mêmes images, là où, dans la douleur de la séparation, dans la perte de la présence, c'est de tendresse, de chaleur, de consolation, de bras ouverts dont nous avons besoin ?

Mais avons-nous bien lu ? Ces images qui nous viennent comme naturellement, y sommes-nous paradoxalement attachés au point de négliger la parole qui les déplace, les démonte, met en garde contre leur nocivité, offre une toute autre vision du dernier jour, renverse la perspective ?

- « Restez en tenue de travail et gardez vos lampes allumées. » Mais, pour l'essentiel, que faisons-nous d'autre, qu'a fait d'autre celui que nous accompagnons aujourd'hui, que de faire chacun, chacune notre métier d'homme ou de femme, que de vivre une vie « éveillée », consciente et responsable, dans la lumière ? Qui peut prétendre qu'un frère ou une sœur en humanité aurait vécu une vie intégralement ensommeillée, de part en part distraite ? Qui n'aurait jamais exercé aucune responsabilité, rendu aucun service, aimé personne, manifesté à aucun moment la moindre joie de vivre ?
- « Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera en train de veiller. » D'où tirons-nous, sinon de l'enfance, l'image d'un surveillant suprême, naturellement et constamment courroucé, prêt à sanctionner le moindre écart, prêt même à le susciter pour mieux justifier sa fonction ? Le maître ne surveille pas, il fait confiance et sait pouvoir compter sur les gens de sa maison. Il ne surveille pas, il veille sur – il fait tout pour que ne soient pas percés les murs de sa maison et mis en danger ceux qui l'habitent. Les veilleurs, les vigilants, c'est nous : c'est à nous que le monde et la vie sont remis, personne n'est au-dessus de nous pour leur imprimer impérieusement un cours ou un destin et faire de nous de simples marionnettes. Veiller sur, prendre soin c'est se rapporter avec tendresse et attention à ce qui est fragile, précieux, à quoi, à qui l'on tient. « Heureux... », c'est le mot des béatitudes : et chaque fois cela signale un renversement, une révolution par rapport à ce que nous sommes tentés de penser ou de faire. « Heureux les pauvres... heureux ceux qui pleurent... »
- « En vérité, je vous le déclare, il prendra la tenue de travail, les fera mettre à table et passera pour les servir. » Le renversement est complet, c'est à n'en pas croire ses yeux et oreilles. Voilà quelqu'un qui revient d'une noce et qui revient

tard. Une noce ce n'est pas reposant et c'est lui le maître et il a des serviteurs. Et voilà que ces serviteurs qui n'ont fait que ce qu'ils devaient faire et par qui il est parfaitement autorisé à continuer à se faire servir, voilà qu'il les installe en position de maître (« les fait mettre à table », le verbe employé est « il les fait s'allonger », les repas se prenaient allongés) et lui en position de serviteur. C'est donc qu'il n'y a ni maître ni serviteurs, ou plus exactement que quelqu'un se fait serviteur des serviteurs.

- Le dernier jour n'a donc rien de cet aspect effrayant et redoutable que nos imaginaires continuent parfois à lui attribuer. Le dernier jour est présenté comme un banquet (Is 25 etc.) où chacun est tout à la joie du plaisir partagé, du bonheur d'être ensemble : c'est ce que notre Dieu veut pour nous, pour chacune d'entre nous, pour celui que nous pleurons aujourd'hui. Mais en un certain sens, faisons tout notre possible que le dernier jour ce soit tous les jours, ou du moins que tout ce qu'évoque le banquet de noces imprègne autant que possible notre quotidien, y compris ce jour où, accablés de tristesse, se resserrent les liens familiaux, amicaux, où nous ressentons combien nous comptons les uns sur les autres, les uns pour les autres.

Erick

Nous voilà rassemblés, au cours de la dernière démarche humaine en groupe (civile, religieuse) auprès de Georges, votre père, mari, grand-père, ami, collègue, relation. En effet les obsèques sont le dernier rassemblement en son nom. Sa mémoire, son souvenir, nourrissent notre rassemblement.

Que de moments vécus ou racontés passent à travers nos têtes !

Il est présent. Mais que c'est difficile : il est à tout jamais absent ! Nous sommes tiraillés. Absence physique, présence du fait de l'épaisseur humaine des relations tissées, de la vie donnée, des moments de vie partagée.

C'est ainsi que je lis, que je fais mienne cette première lecture, ce tout petit extrait du livre de la Sagesse. Ce texte a probablement été écrit dans les quelques 50 années avant la naissance du Christ. Dans un milieu juif, à Alexandrie peut-être, des individus pour lesquels la vie ne pouvait s'arrêter à la mort biologique. Tous n'étaient pas d'accord. A tel point que dans l'Evangile il est retracé cette confrontation entre des juifs contemporains de Jésus qui essayent de le coincer sur ce sujet. Juste après le « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Bien moderne à ce sujet. La question existe encore pour certains de nos contemporains. Vie après la mort ?

Et nous lisons : « aucun tourment n'a de prise sur eux »

« ils sont dans la paix »

« l'espérance de l'immortalité les comblait »

« Dieu les accueille »

« le Seigneur régnera sur eux »

Dans l'Évangile, on change de registre. Plus question de ne faire que regarder la vie qui nous entoure et de la subir. Devenons acteur ! Le service. Le service nous rend humain. Le service volontaire, décidé par moi, donne de l'épaisseur au monde. Je veux dire par là, que c'est au service de mes concitoyens que je me réalise. Oh non, pas pour me faire du mal ! Choisissons un service qui nous plaise, qui m'apporte de la joie. Trop d'images ou de caricatures dénaturent cette notion de service. Dans la mesure où il me plaît, il m'entraîne et je deviens alors moteur pour les gens que je côtoie. Je ne dirais pas que la fourmi soit au service de son groupe, elle est programmée pour cette activité. Ce n'est pas un choix ! Le service !

Mais me direz-vous, pas besoin d'être chrétien pour dire cela ! Bien sûr, à mon avis tout humaniste peut avoir de telles convictions. J'allais même dire, heureusement qu'il n'y a pas que les chrétiens baptisés, patentés, « pratiquants » qui tiennent un tel discours. Qui vivent avec de telles convictions. Ce serait triste et la société n'avancerait pas bien vite avec ce petit nombre ! Mais alors quelle est pour nous, chrétiens, disciples de Jésus Christ, la foi qui nous anime ?

Et là nous changeons de registre, nous rentrons dans le domaine de la foi : DIEU NOUS SERT, Dieu est à notre service, il sera à notre service !

Je n'invente rien :

« Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller. Amen, je vous le dis : (amen je vous le dis ça veut dire c'est le cœur de ma parole, arrêtez tout et ne faites qu'écouter) c'est lui qui, la ceinture autour des reins, les fera prendre place à table et passera pour les servir. »

Dieu va nous servir, Dieu nous sert !

Incroyable, choquant, révoltant, insoutenable !

Dieu que notre culture, notre philosophie, nos images populaires fait grand horloger, créateur, extérieur au monde, tout puissant, Jupiter en quelque sorte, le cœur de sa réalité de son être EST DE NOUS SERVIR. Donc pour moi chrétien, quand je me mets au service des autres je fais mienne un peu plus la réalité de Dieu en moi et dans le monde. Je suis vecteur de l'entrée de Dieu dans le monde. Pas de fierté dans tout cela mais de la joie de savoir que ce service me dépasse.

Il n'est pas ici question de faire de tout « serviteur », un chrétien qui s'ignore ! Même si ma foi me fait lire à travers tous ces hommes, au service cette humanité en marche vers plus de paix de fraternité d'humanité, une image de Dieu !

C'est cela que nous venons rassembler aujourd'hui autour de Georges, les moments où il a participé, tout comme nous, à ces avancées sur cette route vers l'humain !

Dominique

Restez en vêtements de travail, gardez vos lampes allumées, soyez prêts.
Ils sont heureux ces serviteurs qui restent éveillés dans l'attente de leur maître.

Qui n'a pas connu cette attente, ce désir du retour d'un proche, après une période d'absence plus ou moins longue ? Rappelez-vous les sorties tardives de votre ados, le retour de voyage de tel ou tel ami ou simplement le retour du conjoint après une journée de travail. Ce désir de la rencontre nous habite alors et même s'il est tard nous empêchera de nous endormir .

N'est-il pas vrai aussi que si la personne attendue n'arrivait pas, nous serions cruellement déçus voire en colère, à la mesure du désir et de l'espérance suscités à l'idée de la retrouver. Si par contre la personne arrive, alors la joie, des moments de bonheur sont vécus et partagés.

Dans ces moments d'absence de l'être aimé, nous pouvons éprouver le manque cruel de la relation d'amour, d'amitié qui nous lie.

Nous éprouvons aujourd'hui le désespoir de cette absence définitive dans la séparation de la mort. Et la tendance n'est-elle pas de se replier sur nous mêmes, de devenir indifférents à ceux qui ne pourraient pas partager notre peine ?

Il paraît bien illusoire de penser que nous pourrions attendre alors le retour de l'être aimé puisque de la mort personne n'est revenu, sauf le Christ !

Alors comment dépasser ce vide de l'absence, comment rester dans un désir de vie?

La parabole nous dit : « Le maître fera asseoir ses serviteurs pour le repas et il passera pour leur servir à manger. »

Ce maître est bien étonnant : plutôt que de se mettre, si j'ose dire, « les pieds sous la table », il sert lui même à manger. Il les aime tellement, ses serviteurs qui ne se sont pas endormis, qu'ils vont partager ensemble le bonheur de cette rencontre.

N'y a-t-il pas ici l'idée que c'est bien le choix délibéré des serviteurs de rester éveillés et l'amour du maître pour ses serviteurs qui éclaire la nuit noire de l'absence, du manque , de la détresse ?

Le Christ définitivement absent par sa mort mais éternellement présent par sa résurrection nous dit que le vie est plus forte que la mort, si l'amour est plus fort que la vie.

Alors laissons ouverts nos cœurs pour l'amour, la solidarité, le désir des rencontres. Restons attentifs à ces manifestations des uns et des autres : des paroles de réconfort, un membre de la famille éloigné qui se manifeste, l'attention des collègues au retour au travail et beaucoup d'autres petites choses qui permettent de revenir à la vie. Et je termine par cette bonne nouvelle d'espérance que le Christ nous donne : nous ne savons pas à quel moment viendront ces manifestations de l'amour que Dieu met en nos cœurs. Elle viendront, soyons en sûrs. Il suffit d'être prêt à les accueillir.

Christiane

Nous voilà réunis aujourd'hui dans cette église autour de Mme Jeanine Martin. Nous ne pouvions pas le savoir, il y a quelques jours encore ! Comment trouver des mots qui nous parlent, qui nous rejoignent, pour que ce court temps passé ensemble puisse en nous laisser une trace ? Un surcroît de vie, car c'est bien cela que nous célébrons aujourd'hui !

Nous sommes si différents par notre histoire, notre culture, notre âge, nos expériences de la vie, nos croyances aussi !

Vous disiez que votre mère avait toujours eu la foi, et que même si, pour des raisons de temps elle n'avait pas beaucoup fréquenté l'église, elle continuait à prier, et ces derniers temps où elle était en maison de retraite, elle avait renoué avec une certaine pratique. Et c'est en lien avec ce qu'elle était que vous avez choisi ces textes.

« ***Qui met en lui sa foi comprendra la vérité*** », lisions-nous dans le premier texte, tiré de la Sagesse.

Et c'est très éclairant ! Vous remarquez : ce n'est pas la « vérité » qui nous conduit à la foi (comme on pourrait l'imaginer) mais c'est la foi, la confiance que l'on fait à « Dieu » ... ou à la Vie (mettons les mots qui nous parlent le mieux) qui nous font accéder peu à peu à la vérité, qui nous font entrer dans la découverte du mystère de la vraie vie, cette vie intérieure qui nous anime tous, les uns et les autres.

« ***En effet, la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu*** », dit St Paul aux Romains. La création c'est chacun de nous. Sommes-nous si impatients ??? Il faut bien avouer que nous ne le sommes pas à tous les moments de notre vie. Et en particulier quand... tout va bien ! Mais nous n'échappons pas, dans certaines circonstances à ce questionnement : quel sens a la vie ?

« ***Pourtant, elle (la création) a gardé l'espérance*** ». Pouvons-nous vivre sans espérance ? L'espérance d'une vie meilleure, d'une vie de plénitude, qui comble nos aspirations, qui nous porte en avant.

« ***La création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore***. » Peut-être sommes-nous dans ces douleurs-là, dont le fruit, nous les femmes nous le savons bien, mais les hommes aussi, dont le fruit est une « merveille ».

Mais pour ne pas passer à côté, de cette révélation, cette « merveille », il ne faut pas se laisser endormir par tout ce qui peut nous distraire de cette vraie vie-là.

« ***Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller***. » Et encore : ***"C'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra"***. »

Il ne faut pas seulement comprendre ce passage comme une annonce de l'irruption de la mort, mais, comme plutôt l'irruption de la vie ! Bien qu'il y ait souvent des liens entre les deux. Car, à quels moments sommes-nous plus sensibles, plus réceptifs, donc plus perméables aux signes d'amitié et d'affection, à l'accueil du moindre « signe » de vie qu'au moment où le deuil, la maladie, la souffrance... la « mort » en un mot, vient nous fragiliser intérieurement, et c'est dans cette fragilité que la vie peut faire irruption ! Le mystère de la Vie (avec un grand V) est indissociablement liée au mystère de la mort. Mort - résurrection (dans notre langage)

Alors, restons toujours en éveil, pour ne pas la manquer (la rater) cette vie. Et si nous sommes ensemble aujourd'hui, c'est bien pour nous le rappeler.

Postface

Avec l'autorisation de Michel Dubois, curé de l'ensemble paroissial, nous sommes allés principalement à l'église St Bertrand, mais aussi, quand elle n'était pas disponible, à St Martin et à Jeanne d'Arc... d'où la constatation que les acoustiques d'églises sont très inégales et que la parole dite peut ne pas être entendue !

Ceci pour la technique.

Mais ce fut une belle expérience par ce que nous avons vécu dans le groupe. Nous étions divers et variés, avec des formations et des expériences de prise de parole différentes et nous avons beaucoup à apprendre.

Il fallait rédiger un texte d' « homélie » qui se lisait en 5 minutes (soit 700 mots d'après Erick).

Nous avons appris, progressivement :

- à entrer dans le « langage » propre à l'homélie, qui n'est ni une méditation, ni une explication de texte, ni une rédaction,
- à s'adresser à une assemblée, en tenant compte, si possible, de sa spécificité, (assemblée du dimanche, ou de funérailles par exemple),
- à faire une introduction qui éveille à l'écoute, qui interpelle,
- à ne pas multiplier les messages, pour que l'on en retienne l'essentiel, donc à limiter nos désirs de "tout" dire (ce qui peut être frustrant)
- à s'écouter les uns les autres pour s'enrichir et réagir sur les points forts et les points faibles de chacun,
- à tenir compte des remarques et des conseils de Jean-Claude pour « s'améliorer » de samedi en samedi.

Chacun de nous, avant d'écrire, avait travaillé, ruminé les textes pendant la ou les semaines qui précédaient. Cela produisait des textes personnels surprenant de diversité, de richesse et de complémentarité, tels que si nous nous y mettions tous, « *le monde entier ne pourrait pas contenir les livres qu'on écrirait* », comme dit St Jean.

Le dernier jour, nous avons eu la joie d'être invités, et bien accueillis, par le groupe des catéchistes de St Bertrand à boire un café à leur pause de 11 h. Ce fut très sympathique et nous avons eu un bon échange de ce que nous vivions les uns et les autres (très intéressant pour moi qui suis de l'ensemble paroissial !). Puis nous avons partagé une bonne choucroute entre nous tous, avant de nous séparer, avec l'intention de se revoir (occasion de regarder ensemble de ce que nous avons fait de ce talent reçu ???)

Christiane Robert

coordinatrice du projet CCBF « Ecole de la parole » au Mans
janvier 2015